
Luigi Lunari

Droit de retour

(Titre provisoire)

(Incontro ravvicinato di tipo estremo)

Pièce en deux actes

Traduction et adaptation

de

Nicole Thévenin et Rosetta Morselli

Copyright © 1995

Luigi Lunari • I 20047 Brugherio MI • Via Volturno, 80 / Cond. Cedri

Tel./Fax: +39 039 883177 • E-mail: luigi.lunari@libero.it

Personnages

MICHEL, 50 – 60 ans

MICHEL JEUNE, même personnage à 30 ans

GIGLIOLA, 25 – 30 ans, femme de Michel

MADAME OTTILIA, mère de Gigliola

LAMBERTO, ami de Michel Jeune, même âge.

Premier acte

Un lieu quelconque – une clairière, un jardin, une terrasse, peut-être une île – pendant des vacances.

C'est le printemps. Au deuxième acte, le temps aura passé: nous serons en automne, en hiver... selon l'humeur du metteur en scène.

Le fait est que dans cette pièce, bien des choses sont fugaces, illusoire, relatives: en tout premier lieu le temps, dont le rythme sera différent selon qu'il s'agit du protagoniste ou des autres personnages; et aussi, le personnage principal, qui, selon le cas et le moment, pourra être visible ou non aux yeux des autres qui le traiteront alors comme présent ou absent.

Michel est assis sur un banc. C'est un bel homme, entre cinquante et soixante ans, qui paraît peut-être moins que son âge, autant capable de transports de jeunesse que de déprimés d'homme mûr. Il lit un journal, ou fume peut-être une cigarette, ou encore boit un verre, ou quelque chose de ce genre, pour illustrer une oisiveté tranquille à l'heure du coucher du soleil qui apparaît, vu du ciel, dans toute sa splendeur.

Soudain, quelque chose semble retenir son attention: une pensée qui s'insinue, ou peut-être une voix intérieure qui l'appelle. Michel réagit comme devant un insecte importun: il a un mouvement d'agacement, un geste de la main... mais, évidemment, il n'y a rien à faire. Michel pousse un soupir, semble lutter contre lui-même ou contre quelque chose d'extérieur à lui; puis il semble se calmer, il marmonne quelques mots de capitulation, mêlés à une moue de regret et de protestation... Puis il tousse, se rajuste, se tourne vers le public et attaque son rôle: d'abord avec ennui, de mauvais gré, puis en s'engageant de plus en plus.)

MICHEL

Bonsoir. Le 24 août de 19... peu importe! à 20h45, au cours d'un violent orage – ce qui n'a rien d'étonnant en cette période de l'année -, un homme, au volant d'une grosse cylindrée, s'est écrasé contre un pylône électrique sur la nationale 47. L'homme – Michel Fornari, 45 ans – a été tué sur le coup. Pour désencaster ??? le corps des tôles enchevêtrées, les pompiers ont été obligés de travailler longuement au chalumeau.

Un silence.)

Cet homme – Michel Fornari – c'était moi.

Mes parents et mes amis n'ont eu aucun doute: accident. Un virage,

un coup de frein tardif, asphalte mouillé, vitesse excessive, embarquée... etc... etc. Mais les Instances Supérieures devant lesquelles je me suis retrouvé immédiatement après l'accident, avec une rapidité anti-bureaucratique absolument inconnue de la justice terrestre, en ont jugé autrement: suicide.

Or, je voudrais dire tout de suite que, contrairement à ce qu'on peut en penser et que – en toute franchise – je pensais aussi, ici non plus, ils ne sont pas infaillibles. Ici, ils sont un peu sommaires. Pas de demi-mesures: ou oui ou non, ou homme ou femme, ou mort ou vif; mais pour nous, sur terre ce n'est pas aussi simple: entre le oui et le non, il y a aussi le «ni oui, ni non», et entre homme et femme, mort et vif, il y a un tas de moyens termes, qu'ici, ils n'ont pas encore découverts. Peut-être Lui en sait-il un peu plus: mais qui le voit, Lui? Ceux qui font le travail concret, ici, sont des fonctionnaires qui appliquent la loi... comme ça, au poids: tant au kilo. Même dans mon cas: suicide! Eh bien, c'est faux! Ou du moins... pas exactement vrai! Je peux être d'accord, il s'est agi de quelque chose de plus qu'un accident: mais de suicide, non. Pas consciemment. Bon... j'admets que je pouvais rouler moins vite, je savais très bien ce que je risquais et je n'ai rien fait pour l'éviter; et même, sur le moment, quand la voiture est partie vers son destin et que j'ai vu le pylône arriver sur moi, j'ai eu presque un sentiment de soulagement. Je ne dis pas que j'ai pensé «Ah! Enfin!», mais pas non plus «Bon Dieu, freine!». Donc, avant de parler de suicide...

(Comme si quelqu'un ou quelque chose le rappelait à l'ordre:)

Oui, oui, ça n'a maintenant plus rien à voir: d'accord!

L'important c'est que maintenant, je suis ici: dans cette île – inutile de la chercher sur une carte! – où plus ou moins tout le monde arrive, tôt ou tard, seul ou en compagnie... Pour quoi faire? Eh bien, ce qu'on raconte d'habitude n'est pas vrai du tout: ici, il n'y a pas de grande marmite de goudron ni de flammes éternelles... désolé pour tous les prêtres, lamas, brahmanes, ayatollahs, et même pour le petit père Dante. Et, à côté, on ne passe pas non plus la journée avec des femmes superbes, ou encore, toute l'éternité en extase, heureux, à bayer, pendant que les anges jouent de la harpe!... Non, non. Bien plus simple... ou bien plus compliqué peut-être. Plus logique, c'est ça: plus logique! Ici, nous sommes tous... comment dire?... condamnés...

(Il ne trouve pas les mots.)

Ah! mais excusez-moi, : tenez, justement... c'est le moment des funérailles. Ma femme. Ma femme, oui. Morte vingt ans avant moi... dans des circonstances pour elle aussi... accidentelles...

(Il ricane amèrement.)

Entre-temps, est entrée une femme d'âge moyen, vêtue de deuil mais non sans une recherche coquette. La femme est en larmes, elle assiste à la fin de la cérémonie, jette une fleur ou une poignée de terre sur le

cercueil qui descend en terre. Michel se lève, se place à côté de la femme, en annonçant brièvement au public qu'il s'agit de...)
Ma belle-mère!...

MADAME OTTILIA Ma pauvre fille!... Si... si... si jeune... si belle... si bonne... jamais une parole méchante, jamais une pensée qui ne soit honnête!... Une sainte! Une sainte!...

MICHEL *(lui tapote la main)*
Courage, Mère, courage!...

MADAME OTTILIA Quand je pense que je l'ai vue à peine quelques heures avant!... Elle était sereine... Elle m'a dit: «Maman, je vais voir mon amie Andreina...». Elle était élégante, elle venait de faire sa mise en plis!... Si seulement j'avais su que je la voyais pour la dernière fois!...

MICHEL N'y pensez pas, Mère, n'y pensez pas!

MADAME OTTILIA Toi, tu es jeune... Tu es fort... Tu as la vie devant toi... Tu pourras oublier, recommencer. Mais moi... moi...

MICHEL Allons, Mère, allons!...
(Il l'accompagne vers la coulisse, comme pour s'en débarrasser; puis il reprend sa position sur scène.)
La sainte! La petite sainte qui, ce jour-là, allait voir son amie Andreina!... En réalité, on l'a retrouvée le soir même, dans un minable pied-à-terre de banlieue, morte asphyxiée par les émanations d'un poêle de quatre sous... au lit avec son amant, mort lui aussi, évidemment, de la même façon, nu comme un ver! A sa mère... on n'a rien dit... On a inventé un infarctus, histoire de lui donner une explication. A moi, par contre, on n'a pas pu cacher la vérité: elle était là, toute nue, sur le marbre de la morgue, où l'on m'a appelé pour reconnaître les corps, le sien, à elle... et le sien, à lui: Lamberto! Lamberto, mon meilleur ami! Oui! Mesdames, Messieurs, mon meilleur ami! Qui précisément, ce jour-là...

(Lamberto est entré en scène: il a l'âge de «ce jour-là», c'est-à-dire entre 25 et 30 ans. Exemple typique du «meilleur ami» séducteur: un homme agréable, sympathique, mais qui ne possède absolument rien de plus ou de moins que le mari trompé. Il est même certain que s'il avait été, lui, le mari de la femme, celle-ci l'aurait trompé avec l'autre, c'est-à-dire le mari actuel. Lamberto illustre parfaitement l'absolue interchangeabilité du mari trompé et du meilleur ami trompeur.)

LAMBERTO Salut, Michel!

MICHEL Salut, Lamberto!

LAMBERTO Je suis désolé, Michel, mais je ne pourrai pas venir au match!

MICHEL Mince, Lamberto, ça m'ennuie!

- LAMBERTO Tu parles, Michel, moi aussi !
- MICHEL Qu'est-ce qui t'arrive?
- LAMBERTO Ma tante! Tu sais, celle de Bâle! Même... si tu veux bien, je te donne mon billet. Si tu peux le revendre...
- MICHEL Je ferai mon possible.
- LAMBERTO Merci. Et... soutiens-les pour moi.
- MICHEL Et toi, amuse-toi pour moi.
- LAMBERTO Avec une tante suisse allemande?... Tu parles!
- MICHEL Ah, ah!
(Lamberto est sorti.)
Va, va... va vers ton destin d'oxyde de carbone.
Quel coup, mes amis! Je l'avais toujours prise... pas pour une sainte, oh! non! qui en veut des saintes!?... pour une femme comme il faut: celle que j'avais épousée, après une période convenable de fiançailles, avec quelques anticipations, oui, mais sans franchir les limites permises! Modeste, pudique, elle rougissait aux petites histoires salaces que Lamberto nous racontait en s'amusant un peu sadiquement devant son embarras!... Une femme qui, dans le mariage, s'était même... je ne dis pas éteinte, mais... mise en retrait: en retrait de toute coquetterie, de toute velléité, de toute mondanité... C'est ce que je pensais justement ce matin-là, quand elle est venue m'apporter mon café, dans cette horrible robe de chambre couleur lie-de-vin! Oh, Sainte Mère, ai-je pensé, mais ne pourrait-elle pas s'arranger un peu mieux?
(Gigliola est entrée. Elle porte une robe de chambre lie-de-vin à rayures, le visage barbouillé d'une sorte de blanc de cêruse, la tête enveloppée d'un foulard sous lequel on entrevoit les rouleaux de sa mise en plis. Elle apporte le café sur un plateau, le tend à Michel assis sur son banc, ou le pose sur une table de cuisine apparue dans un coin de la scène, à laquelle Michel peut même ne pas s'asseoir, se limitant à donner ses répliques là où il se trouve.)
- GIGLIOLA Mais, Michel, c'est ce que je suis en train de faire! Je fais ma mise en plis, et cette crème c'est pour les rides. Tu l'as dit toi-même, elle arrange ma peau.
- MICHEL Oui, O.K.!... Mais tu ne pourrais pas éviter de faire ça au moins le dimanche? Tu as tous les autres jours, pendant que je suis au lycée...
- GIGLIOLA C'est ce que je fais d'habitude, mais aujourd'hui je dois voir Andreina...
- MICHEL Et tu es obligée de voir Andreina tous les dimanches?
- GIGLIOLA Elle traverse une période difficile, la pauvre!
Et puis, tu ne vas pas au match, toi?
-

- MICHEL Si, mais ce n'est pas pour moi que je parle! C'est pour toi! Ça m'ennuie de te voir toujours jouer les bonnes samaritaines... Je voudrais que tu t'amuses, que tu fasses quelque chose...
- GIGLIOLA Je m'amuse avec toi, Michel.
- MICHEL Oui, oui, mais...
- GIGLIOLA Trésor!...
(Elle tend les lèvres entre les couches de crème, pour lui donner un baiser qu'il reçoit non sans un instinctif mouvement de recul. Elle prend la tasse et remporte le tout: en sortant, elle esquisse des gestes de bayadère qui la rendent un peu ridicule, mais qu'elle accompagne d'un frais et démystifiant petit rire.)
- MICHEL Je sais! Je sais ce que vous pensez! Allez-y: c'est ce que je pense aussi. Je fais partie des 3C: cocu, content et couillon. L'ennui c'est que chacun voit sa femme avec ses propres yeux! Il la voit dans l'intimité, dans les coulisses... Il la voit peut-être telle qu'il veut la voir; ou il continue à la voir paresseusement comme il l'a vue la première fois, incapable d'enregistrer même le plus petit changement... Jusqu'à ce qu'il lui pousse des cornes, naturellement! Et alors il se rend compte que cette femme qu'il a toujours vue, il ne l'a en réalité jamais regardée! Mais les autres, comment la voient-ils, hein? Et elle, comment se montre-t-elle aux yeux des autres?
- (De l'extérieur, un joyeux bruit de voix. Michel jette un rapide coup d'oeil en coulisse et a une expression de désappointement.)*
- Les voilà qui arrivent! Comme chaque soir, comme chaque heure, comme toujours! Seigneur, ce tourment ne finira-t-il jamais?
- (Entrée en scène de Gigliola, Lamberto, Madame Ottilia, et Michel Jeune que, pour le moment, le public ne reconnaît pas comme tel. Michel Jeune ressemble raisonnablement à Michel, surtout dans les gestes, les mouvements, les expressions. Tous quatre se comportent comme pour une partie de campagne. Madame Ottilia peut avoir une ombrelle, les deux jeunes hommes porter un pull ou une veste sur le bras... Gigliola est jeune, mignonne, vive... Madame Ottilia la mange des yeux, avec l'orgueilleux amour d'une mère pour une fille bien réussie, et qu'elle veut caser au mieux dans la vie.)*
- Michel, non vu, assiste, non sans impatience, à la scène suivante, douloureusement insupportable pour lui.)*
- LAMBERTO Et vous la connaissez celle de la mère supérieure à qui on avait proposé le petit oiseau?...
- GIGLIOLA Non, et je ne veux même pas la connaître.
- LAMBERTO Mais ce n'est pas une histoire sale!
-

- GIGLIOLA Je n'en crois rien. Tu dis toujours ça, et ensuite...
- MADAME OTTILIA Eh bien, pour cette fois, écoutons.
- GIGLIOLA Maman, ne sois pas curieuse! Tu sais comment fait Lamberto: il te dit d'abord que l'histoire est correcte, puis il en tire un horrible double sens et quand je me scandalise ou que je me fâche, il dit que c'est moi qui ai mauvais esprit, que lui ne pensait absolument pas à un sens aussi tordu... et il tombe des nues et fait l'innocent!...
- LAMBERTO Mais non, mais non!...
- MADAME OTTILIA Ce n'est pas de la curiosité! Penses-tu!
- GIGLIOLA – *(au quatrième personnage, jusqu'ici silencieux)*
Et toi, tu ne dis rien?
- MICHEL JEUNE Moi, j'ai faim et soif. Je vais à la buvette prendre quelque chose pour faire un bon pique-nique.
- GIGLIOLA Ah! je suis vraiment bien entourée! Vous appelez ça des vacances?! Entre un mari qui ne pense qu'à boire et à manger, et un ami qui ne raconte que des histoires douteuses...
- MADAME OTTILIA Tu as aussi ta maman, mon trésor!
- MICHEL JEUNE Mais, je ne pense pas qu'à boire et à manger!
- LAMBERTO Et moi, je ne fais pas que raconter des histoires sales!
- MADAME OTTILIA Ah, Gigliola chérie, si ton père pouvait te voir... Avec tous les rêves qu'il faisait pour toi!... Lui – paix à son âme! – il te voyait riche, heureuse, mariée à un prince charmant, à un Rockefeller...
- MICHEL JEUNE Eh oui! Tandis que là...
- MADAME OTTILIA Oh! mais je ne dis pas ça pour toi, tu sais? Tu es un très brave garçon, Michel, et je sais parfaitement que Gigliola aurait pu tomber beaucoup plus mal. Non, non, de ce côté-là, je suis tout à fait contente. Du reste, l'important, dans la vie, c'est de savoir se contenter de ce qu'on a.
- GIGLIOLA Maman!...
- MADAME OTTILIA Il est sûr que quand je pense à ce que nous avons fait pour ton éducation!... Et le piano, et la danse, et l'Angleterre...
- MICHEL JEUNE Merci, Mère!
- MADAME OTTILIA *(se méprenant)*
Oh! tu n'as pas à me remercier!...
- MICHEL JEUNE Mère, nous sommes mariés depuis cinq ans, j'ai un bon travail, nous ne manquons de rien, nous nous aimons...
-

LAMBERTO

Allez, allez, les enfants, ne commençons pas: c'est les vacances. Al-
lons à la buvette. Celui qui arrive le dernier a un gage! Un, deux,
trois!

(Michel Jeune est le premier à bondir, content de montrer ce dont il est capable; Madame Ottilia lui emboîte le pas en trotinant avec un petit cri joyeux; puis vient Gigliola. Mais quand les deux premiers sont sortis, Lamberto attrape Gigliola par la main, la retenant sur scène. Tous deux se regardent un instant, de façon significative, avec un sourire complice, puis Gigliola sort en courant et Lamberto après elle, avec un «yahou» infantile. Mais Gigliola oublie sur scène son foulard....)

MICHEL

Et le premier à bondir, le mari, c'était moi!

Où ils en étaient à ce moment-là, je ne le sais pas plus aujourd'hui qu'alors! Mais il y avait déjà quelque chose... vous l'avez vu! Et l'autre – c'est-à-dire moi – vous l'avez entendu: «Nous sommes mariés depuis cinq ans, j'ai un bon travail, nous nous aimons, qu'est-ce qui nous manque?» Myopie typique de la vie conjugale! Que dis-je, myopie: cécité absolue. Il suffit que lui, l'autre, le meilleur ami, crie: «Celui qui arrive le dernier a un gage!», pour que lui, l'autre, le mari, bondisse comme un couillon et les laisse là, seuls, à se mettre d'accord...

(Il pousse un soupir, éponge sa sueur.)

Maintenant, ils sont partis, mais... ils reviendront. Oh! oui, ils reviendront! Parce que... c'est ce que j'allais vous dire, au début, quand j'ai été interrompu par les funérailles: ici, il n'y a ni enfer ni paradis comme le décrivent les curés ou les peintres... Ici... la vie continue, et même: elle se répète. Chacun est confronté à son histoire, chacun en revit les moments cruciaux... Moi... chaque soir, je cherche à expliquer, à décortiquer les choses... Et chaque fois, je me dis «mais non, mais non, ce n'est pas comme ça! Ce soir encore, tu as été embrouillé, confus.» Mais pas avec vous! non: avec moi-même! Et puis je pense: «Demain! Demain j'y arriverai! Demain tout sera clair, précis: les causes, les effets...»

(Pause. Il rassemble ses idées. Se décide.)

Voilà: c'est comme si, en mourant – mais, en réalité, il ne s'agit pas de mort! – on était condamné – mais, en réalité, il ne s'agit pas de condamnation! – condamné à revivre... non: à voir défiler devant soi sa propre vie; avec la possibilité – mais, en réalité, il ne s'agit pas d'une possibilité! – d'intervenir, d'en modifier le cours, de changer les choses... de faire en sorte que ce qui a été ne soit pas! Impossible, n'est-ce pas? Oui, pour un esprit lucide, oui. Ça entre dans notre logique. Mais notre logique est-elle la seule valable, la seule possible? Au fond, qui a dit que devant ton passé qui défile sous tes yeux, il n'est pas possible... d'intervenir, de dire à ton «moi»: «Attention, ne fais pas ça!...» Et s'il t'obéit, s'il t'écoute, et fait cela au lieu de ceci, eh bien... est-ce que ça ne signifie pas changer les choses, même si elles

ont déjà été faites, et sont comme ci et non comme ça? Si vous saviez combien les choses, ici, sont concrètes, et les personnes, et les faits!... Moi, je l'avoue: j'essaie, chaque soir j'essaie! Et... pourquoi pas? Sisyphe, tenez! Sisyphe qui «sait» que le rocher qu'il hisse vers le sommet de la montagne roulera de nouveau vers le bas dès qu'il sera arrivé à la cime, pourquoi continue-t-il? Seulement parce qu'il est condamné à le faire? Et si, un jour, le rocher trouvait son équilibre? Hors des mille positions instables, il ne fait aucun doute qu'il en existe une où toutes les forces agissant vers le bas s'annulent... et c'est précisément là que le rocher de Sisyphe s'immobilise! Pour l'éternité! Et c'est ce que Sisyphe espère, ce que Sisyphe sait!...

Les voilà! Mais cette fois...!

(Voix en coulisses... Maintenant, Michel apparaît presque transformé : sûr de lui, décidé à vivre ce qui se présente, plein d'un espoir actif, décidé à lutter... Il serre les poings pour s'encourager. Il regarde en coulisse.)

Les deux femmes sont seules: c'est nouveau. Parfait!

(Michel ramasse en hâte le foulard, retourne à sa cachette: entrent Madame Ottilia et Gigliola. Michel porte le foulard à son visage, en respire le parfum en fermant les yeux...)

Comme elle est belle! Maintenant oui, je la vois: comme peut-être la voyaient les autres. Mon Dieu, est-il possible d'aimer encore après une vie, après ce qui est arrivé?

MADAME OTTILIA *(regardant alentour)*

Je ne le vois pas. Mais tu es sûre de l'avoir laissé là?

GIGLIOLA

Mais oui, Maman. C'est le chemin que nous avons suivi... Je me suis assise là, un moment.

(Tout en cherchant, elle arrive près de la cachette de Michel qui en sort et s'approche en lui tendant galamment le foulard. Gigliola pousse un petit cri de peur.)

MICHEL Je vous ai fait peur, je suis désolé. Ces dames sont peut-être en train de chercher ce foulard?

GIGLIOLA

(timidement)

Ou... oui.

MICHEL

Je venais de le ramasser et je m'apprêtais à le porter au Grand Hôtel, en espérant justement que quelqu'un passe le réclamer.

(Gigliola lui arrache presque le foulard des mains.)

GIGLIOLA

Merci.

(Elle va s'éclipser, comme saisie par une gêne étrange. Mais c'est Madame Ottilia qui l'arrête d'un geste impérieux et s'avance.)

- MADAME OTTILIA Au Grand Hôtel?!... Vous permettez? Je suis la maman. Nous habitons, plus modestement, à la Pension Aurore. Ma fille: Gigliola Affardati, épouse Fornari.
- MICHEL Ah! Mariée!
- MADAME OTTILIA Mon Dieu, oui. En un certain sens... oui.
- GIGLIOLA Maman!...
- MICHEL Que voulez-vous dire par «en un certain sens»?
- MADAME OTTILIA Oh! non, non... Je voulais dire simplement... Mariée? Oui! Vous êtes là depuis longtemps?
- MICHEL Vous voulez dire ... ici, sur cette île? Oui... non... je ne sais pas. Toujours est-il que je ne connais personne.
(*C'est ce que Madame Ottilia attendait.*)
- MADAME OTTILIA Oh! Très bien. Alors, peut-être nous ferez-vous le plaisir de vous joindre à nous pour un petit pique-nique. Nous étions justement en train de chercher un endroit qui convienne, et celui-ci me paraît tout à fait idéal.
- GIGLIOLA Mais, Maman, il n'y a même pas d'eau...
- MADAME OTTILIA Oh! nous enverrons Michel à la buvette, prendre quelque chose à boire.
- MICHEL Qui est Michel?
- MADAME OTTILIA Le mari. Mon gendre.
- MICHEL Moi aussi je m'appelle Michel.
- MADAME OTTILIA Vraiment? Quelle coïncidence!
- MICHEL J'ai aussi un nom de famille, naturellement. Mais... je l'ai laissé en ville: en vacances, on n'utilise que les prénoms, Michel... Gigliola...
- MADAME OTTILIA ... Ottilia.
(*Elle lui tend une main sur laquelle Michel s'incline galamment pour la baiser. Puis, coquette:*)
Mais vous ne nous avez pas encore dit si vous acceptez ou non notre invitation!...
- MICHEL Mais avec le plus grand plaisir!
- MADAME OTTILIA Vous devez vous contenter...
- MICHEL La compagnie de deux dames aussi belles et sympathiques suffirait déjà à mon plaisir.
-

- MADAME OTTILIA (*buvant du petit lait*)
Ooh! Tu entends ça, Gigliola? Je parie que vous êtes acteur.
- MICHEL
Hélas, non! Je joue moi aussi, bien sûr, comme chacun de nous dans la vie. Mais pas plus que ça. Et je ne suis pas acteur.
- (*Madame Ottilia attend d'autres informations; Michel la laisse un instant en suspens, puis lâche, non sans résignation et un brin de tristesse:*)
J'ai une petite chaîne de grands hôtels...
- MADAME OTTILIA Ooh!... Tu as entendu, Gigliola?
- MICHEL Et puis... je fais un peu de politique. Je suis député...
- MADAME OTTILIA Ooh!... Tu as entendu, Gigliola?
(*Un instant soupçonneuse.*)
Et... excusez-moi, pour quel parti?
- MICHEL Oh! Madame, tous les partis se ressemblent.
- MADAME OTTILIA Alors, nous pensons exactement de la même façon. Tu as entendu, Gigliola? Un député!...
- GIGLIOLA Oui, Maman, j'ai entendu.
- MICHEL (*un peu vivement, avec intention*)
Mais avant j'étais enseignant...
- MADAME OTTILIA Enseignant?
- MICHEL Professeur de philosophie.
- MADAME OTTILIA Notre Michel aussi enseigne la philosophie. Quelle coïncidence! Seulement, lui, il n'aura jamais de grands hôtels!... Et en politique, ah, ah! je ne le vois vraiment pas!
- MICHEL Et pourquoi ça, Madame?
- MADAME OTTILIA Ah, il n'a pas le profil!
- MICHEL (*non sans polémique*)
On disait la même chose de moi!
- MADAME OTTILIA (*sceptique*)
Oui, oui, mais... il n'est pas de la même étoffe!
- MICHEL (*piqué*)
Eh bien, moi, je suis sûr que votre gendre deviendra lui aussi propriétaire d'une chaîne de grands hôtels, et qu'il sera député.
- MADAME OTTILIA Vous ne le connaissez pas!
-

- MICHEL Je le connais très bien! Ou plutôt: je ne le connais pas... mais je suis sûr qu'il en sera ainsi!
- MADAME OTTILIA Je ne comprends pas comment vous pouvez dire une chose pareille. Oh! ce n'est pas que ça me contrarie, vous savez? Et même, j'en serais très heureuse! Ainsi, ma pauvre petite fille pourrait elle aussi mener une vie moins dure...
- GIGLIOLA Maman!...
- MICHEL (*sèchement*)
Je ne crois absolument pas que votre fille mène une vie tellement dure! Tout compte fait, votre gendre a une bonne situation, il ne leur manque rien, ils s'aiment...
(*Un bref moment d'embarras.*)
Je vous demande pardon. Ca ne me regarde pas, naturellement.
- GIGLIOLA Exact!
- MADAME OTTILIA (*frivole, comme pour dissiper la gêne*)
Oh! Gigliola, on parle histoire de parler! Je disais seulement que Michel...
(*à Michel, en précisant:*) ... «notre» Michel... ne me semble pas du genre...
- GIGLIOLA Maman, ça suffit! Qui vivra verra!
- MICHEL (*avec un brusque frisson d'angoisse*)
Mon Dieu, qu'est-ce que vous avez dit?
- GIGLIOLA (*surprise*)
Rien... qui vivra verra!
- MICHEL Oh! Ne dites pas ça, je vous en prie! Ne dites pas ça!
- GIGLIOLA Pourquoi?
- MICHEL Surtout vous: qui êtes si jeune et... oui, si belle!...
- MADAME OTTILIA (*sévère, mal à propos*)
Mais qu'est-ce que tu as dit, Gigliola?
- GIGLIOLA Rien, Maman. J'ai dit «qui vivra verra».
- MADAME OTTILIA (*expliquant à Michel*)
C'est un proverbe...
- MICHEL (*à Gigliola*)
Mais c'est une pensée terrible! Qui vivra verra! C'est comme si vous disiez que si quelqu'un... si vous n'arrivez pas à voir... c'est parce que vous mourrez... avant. Vous, vous comprenez? Vous!
-

- GIGLIOLA Mais... ça me paraît logique.
- MICHEL Oui... oui... Mais il n'est pas dit que l'on va mourir, voilà! Il n'est pas dit – je veux dire – qu'on ne peut pas ne pas mourir. On peut peut-être – je ne sais pas si je me fais bien comprendre – intervenir juste au bon moment, changer le cours des choses – au fond, un rien suffit! – et aller de ce côté plutôt que de celui-là... et donc...
- GIGLIOLA *(avec ironie)*
... être immortel?...
- MICHEL Oh! non... Qui peut vouloir être immortel?...
- GIGLIOLA Alors, vous voyez? Qui vivra... verra.
(Michel se tait, embarrassé, se reprend, s'incline, courtois et formel. Puis il soupire; et sur un autre ton:)
- MICHEL Madame Ottilia... Madame Gigliola... Je vous prie de m'excuser. Parfois, il m'arrive de me laisser entraîner par mes pensées et par un certain esprit polémique... ou mélancolique.
(Pause. Il sourit, se frotte les mains, s'efforçant de changer de ton.)
Eh bien, eh bien, j'ai été invité à déjeuner, si je ne me trompe... et j'ai même accepté. Ah, ah!... Et quand passe-t-on à table?
- MADAME OTTILIA *(heureuse de ce retour à la normalité)*
Hein?... Ah! Tout de suite! Je vais vite chercher les deux autres qui nous attendent à la buvette, et leur dire que nous avons trouvé un coin pour le pique-nique...
- GIGLIOLA J'y vais aussi, Maman.
- MADAME OTTILIA *(faisant les gros yeux)*
Ce n'est pas la peine, chérie. Toi, tu restes ici.
(A mi-voix, pour Gigliola seule:) Tu n'as pas entendu? Il a dit que tu es «si belle»!
- GIGLIOLA *(idem)*
Maman, j'ai peur... il me semble dérangé.
- MADAME OTTILIA *(idem)*
Il a une chaîne d'hôtels!
(A haute voix, à Michel, avec un sourire:) Alors... je fais l'aller-retour!
(Michel s'incline, Madame Ottilia sort.)
- Michel et Gigliola restent seuls. Michel semble embarrassé: il se tord les mains, ne sait manifestement pas comment commencer. Gigliola, au contraire, et assez inopinément, semble tout à fait désinvolte. Elle s'assied sur le banc, les jambes croisées, et allume une cigarette. Dans son attitude, peut-être, un soupçon d'ennui. Michel a un geste de surprise.)*
-

- MICHEL Mais... vous fumez?
- GIGLIOLA Oui, pourquoi?
- MICHEL Je ne savais pas... Heu... je voulais dire... je ne m'en étais pas aperçu. Heu... je parie que votre mari ne le sait pas.
- GIGLIOLA C'est vrai: mon mari ne le sait pas. Mais vous, comment le savez-vous?
- MICHEL Eh bien, parce que je le vois.
- GIGLIOLA Et comment savez-vous que mon mari ne le sait pas?
- MICHEL Votre mari, c'est ce monsieur qui était ici avec vous, n'est-ce pas? Cela m'étonnerait qu'il sache.
(Pause)
Hum... Peut-être est-ce le moment que je vous présente des excuses... Vous avez peut-être trouvé étranges quelques-uns de mes propos... Je pourrais peut-être essayer d'expliquer...
- GIGLIOLA Ne prenez pas cette peine. Je dois moi-même vous demander d'excuser le comportement de ma mère. C'est une brave femme, mais elle est très envahissante: je dois l'admettre. Envahissante avec tout le monde, et avec moi carrément obsédante. Mais... voyez-vous?... Toute sa vie, ma mère s'est plongée dans les romans d'amour, et sa propre vie n'a jamais eu rien de commun avec ces histoires. Une vie de déceptions continuelles, de comparaisons amères. Et tous ses espoirs déçus, ses ambitions... elle les a transférés sur moi.
- MICHEL J'ose espérer que ces ambitions-là, elle les a satisfaites...
- GIGLIOLA Comment?
(Elle éclate de rire.)
Vous plaisantez, vous ne l'avez pas entendue parler de mon mari...
- MICHEL Si, en effet... Mais j'ai pensé à l'habituel syndrome de la belle-mère. Je suppose que votre mari est une personne très estimable.
- GIGLIOLA Oh! Très estimable, oui. Mais...
- MICHEL Mais?...
- GIGLIOLA Je ne vois pas pourquoi je devrais vous parler de mes affaires.
- MICHEL Eh bien, moi – je dois le reconnaître – je m'intéresse beaucoup aux autres. Un intérêt désintéressé: psychologique. Et je ne sais pas pourquoi, c'est drôle, j'ai eu tout de suite de la sympathie pour vous.
- GIGLIOLA Je vous remercie. Je dois dire que de mon côté aussi... pour vous... non, ce n'est pas exactement de la sympathie: de la confiance. Un sen-
-

timent de confiance. Vous me rappelez... quelqu'un. Je ne sais pas qui: peut-être mon pauvre grand père.

MICHEL

(après avoir encaissé)

Et pour votre mari aussi; bien que je ne le connaisse pas encore, peut-être seulement parce qu'il est votre mari... il m'est sympathique, voilà! Je me l'imagine intelligent, loyal, entreprenant...

GIGLIOLA

(elle rit)

Ne vous laissez pas emporter par votre imagination. Mon mari est un bon diable, comme il y en a des millions; intelligence: moyenne; loyauté... eh bien, je dirais plutôt manque de fantaisie; quant à l'esprit d'entreprise, zéro pointé.

MICHEL

(sèchement)

Pourquoi l'avez-vous épousé, alors?

GIGLIOLA

Eh bien, qui pouvais-je espérer? Moi non plus je ne suis pas un génie.

MICHEL

(ironique, agressif)

Un mariage d'amour, en somme!

GIGLIOLA

De son côté à lui, je crois que oui.

MICHEL

Et du vôtre?

GIGLIOLA

Eh bien, oui, pourquoi pas? Quelque chose comme ça. De toute façon, j'ai toujours pensé qu'un mari ou un autre...

MICHEL

Bon, mais si un mari en vaut un autre, pourquoi lui?

GIGLIOLA

Il n'y a pas de réponse satisfaisante. Disons... parce qu'il est arrivé au bon moment. Je voulais surtout me libérer de ma mère.

MICHEL

Et vous y êtes arrivée?

GIGLIOLA

Non.

MICHEL

C'est bien fait! De toute façon, chère Madame, votre mari, j'en suis convaincu, est mieux que ce que vous en croyez. Quant à vous – laissez-moi vous parler franchement – ce n'est pas bien de le traiter comme vous le faites.

GIGLIOLA

Moi?!

MICHEL

Oui, Madame! J'ai tout vu, vous savez, tout à l'heure, quand vous êtes passés par ici, quand vous avez perdu votre foulard: j'étais là, je lisais le journal... Sans le vouloir, j'ai tout vu. Cette personne respectable qu'est votre mari, poussée par un banal artifice à bondir vers la buvette, votre mère... qui le suit; et vous, vous attardant sur vos pas, avec l'autre – à coup sûr, le meilleur ami de votre mari, comme dans les romans de votre mère -. J'ai vu la main dans la main, le sourire de

connivence, le regard coupable, rendu torve par l'adultère... Cet homme... – ne niez pas – est votre amant!

(Gigliola le regarde, surprise, puis un sourire ironique se peint sur son visage: elle pense probablement que ce n'est pas la peine de s'offenser, protester ou s'éloigner indignée, et applaudit sarcastiquement à cette belle tirade.)

Il n'y a pas à applaudir, chère... Madame! Vous avez abusé de la confiance, de la simplicité, de l'amour de votre mari. Ce Lamberto... – je parie qu'il s'appelle Lamberto! – est votre amant, depuis qui sait combien de temps. Je vois, au moins, que vous n'avez pas l'impudence de nier.

GIGLIOLA

(calmement)

Monsieur... Michel! Si je ne nie pas, c'est pour plusieurs raisons: la première, que la chose ne vous regarde pas.

MICHEL

Ca, c'est à voir.

GIGLIOLA

La seconde, qu'à mon avis, vous êtes un peu dérangé!

MICHEL

Eh oui, les maris...

GIGLIOLA

La troisième, que les autres vont arriver et que je ne veux pas de scène d'aucune sorte. De toute façon...

MICHEL

De toute façon...?

GIGLIOLA

De toute façon, bien que je ne vous doive aucune explication, par pur amour de la vérité... et de la précision... je peux vous dire que cet homme «n'est pas» mon amant.

(Michel la regarde avec une moue dubitative.)

Ca ne signifie pas qu'il ne pourrait pas l'être demain ou, pourquoi pas, ce soir-même, que ce soit bien clair. L'idée ne me choque pas et je ne trouve la chose ni absurde ni impossible. Simplement, ce n'est pas vrai: cet homme n'est pas mon amant.

MICHEL

Dites qu'il ne l'est pas encore.

GIGLIOLA

(haussant les épaules)

Il ne l'est pas encore.

(Michel se tait, soudain effrayé comme par un vertige subit. Il porte les mains à ses yeux, semble presque tomber, puis murmure, pour lui-même, avec intensité et agitation intérieure:)

MICHEL

Mais alors... il n'est pas trop tard... C'est encore possible...

GIGLIOLA

(qui n'a pas compris)

Quoi donc?...

MICHEL

Gigliola...Madame Gigl... Excusez-moi, écoutez-moi, pardonnez-moi... Ne me demandez pas pourquoi! Mais... je vous dirai tout, après. Je vous le jure. J'ai mes raisons, mais je ne suis pas fou, je ne suis non

plus un bavard ridicule, un stupide fouineur. Mais ce que je vais vous demander a une énorme importance pour quelque chose qui est en moi, dans ma vie. Dites-moi, soyez sincère, pour ma vie... mais aussi pour la vôtre: c'est vrai? Cet homme n'a jamais été votre amant?
(Gigliola est, en tout état de cause, émue par la chaleur et l'agitation de l'homme qui est devant elle, et par son indubitable sincérité. Titubante, apeurée, elle répond:)

GIGLIOLA Mais... oui... oui, c'est vrai! Cet homme...

MICHEL ... n'a jamais été...?

GIGLIOLA ... mon amant.
(Michel, très ému, est transporté de joie. Il reste un instant sans parler, puis il ouvre grand les bras, enlace Gigliola, l'étreint avec transport.)

MICHEL Oh! mon amour! Gigliola, mon amour!

GIGLIOLA *(se libérant)*
Mais, Monsieur!...

MICHEL Je t'aime! Oh! Comme je t'aime!...

GIGLIOLA Monsieur! Je vous ai dit que j'éprouvais pour vous un sentiment de confiance, mais vous êtes en train d'en abuser, et comment! Compliments, député! D'abord, vous vous indignez à l'idée que je fasse porter des cornes à mon mari, et ensuite...

MICHEL Vous n'imaginez pas ce que je ferais pour votre mari! L'estime, l'affection que j'ai pour lui...

GIGLIOLA Calmez-vous. Je connais l'astuce: quand un homme commence à dire du bien du mari, c'est parce qu'il veut coucher avec sa femme!
(Voix en coulisse.)

MICHEL Ce n'est pas ça, croyez-moi, je vous le jure... Vous... vous...

GIGLIOLA *(piquée de curiosité devant le trouble soudain de Michel)*
Oui?

MICHEL Vous êtes très belle...

GIGLIOLA *(surprise et flattée)*
Merci! J'aimerais que ce soit mon mari qui me le dise... sur ce ton-là. Mais les voilà, arrêtez. Oubliez tout. Je ne veux pas de scène.
(Michel a un instant de frayeur. Encore une fois, il cherche désespérément quelque chose de décisif à dire. Il s'agite... puis, au maximum de la tension:)

MICHEL Ma femme... était comme vous! Vous lui ressemblez! Elle était jeune comme vous! Elle est morte! Essayez de comprendre!...

- GIGLIOLA Oh! Je suis désolée... Dans ce cas...
- MICHEL Je ne veux pas que vous aussi... vous comprenez?
- GIGLIOLA (*doucement, gentille*)
Vous ne voulez pas que moi aussi...?
- MICHEL Gigliola, il faut que je vous parle! Je vous en prie. Je vous dirai tout: de moi, de la femme que j'ai aimée et qui vous ressemble tant!... Ayez pitié... si ce n'est de vous et de votre mari... ayez pitié d'un pauvre homme qui donnerait sa vie pour qui la lui a prise!...
(*Gigliola le regarde, sans comprendre, mais avec émotion.*)
Promettez-le moi! Ici, ce soir, quand la lune paraîtra.
- GIGLIOLA Je viendrai...
(*Entrent en scène, avec des rires joyeux et des plaisanteries grivoises, Michel Jeune et Lamberto, suivis de Madame Ottilia. Ils portent des paniers remplis de tout le nécessaire, et pendant le bref dialogue suivant, ils préparent le pique-nique sur une table ou sur l'herbe...*)
- MADAME OTTILIA Venez, Monsieur le député, venez! Je vous présente mon gendre... Michel...
- MICHEL Enchanté, mon jeune ami, tout à fait enchanté.
- MICHEL JEUNE Le plaisir est pour moi.
- MICHEL Peut-être... nous sommes-nous déjà rencontrés?... J'en ai l'impression. Vous-même...? Mon visage ne vous dit rien?
- MICHEL JEUNE A vrai dire... je ne me souviens pas.
- MICHEL Moi, par contre, j'en suis sûr. C'est vrai que j'éprouve pour vous une vive... et immédiate sympathie. Evidemment...
- MICHEL JEUNE Eh bien... merci. Je ne sais quoi dire...
- MICHEL Ne dites rien. Je connais bien les hommes – peut-être mon métier de politicien -. Vous avez un beau visage honnête... Est-ce que je peux vous tutoyer?
- MICHEL JEUNE Je vous en prie...
- MICHEL Puis-je vous demander d'en faire autant?
- MICHEL JEUNE Je vais essayer. Mais vous savez, vous... aussi...
- MICHEL Aussi... vieux?
- MICHEL JEUNE Ce n'est pas ce que je voulais dire.
- MICHEL Dis-le, dis-le. Du reste, tu verras toi aussi quand tu auras mon âge.
-

- MICHEL JEUNE Eh bien... si je ne meurs pas avant... sans doute.
- MICHEL Non, non. Pas toi.
Je peux t'embrasser?
- MICHEL JEUNE Ben... je ne sais pas... je vous en prie.
(Michel l'étreint longuement, avec émotion, lui donnant des tapes amicales sur le dos, en guise d'encouragement. Et en même temps:)
- MICHEL Tu verras, mon garçon! Tu verras! Tout ira bien!
- MICHEL JEUNE Qu'est-ce qui ira bien...?
- MICHEL *(avec un geste entendu)*
Tout... Cette fois... je suis là!
*(Il semble sur le point de défaillir d'émotion) Excusez-moi...
(Il a un moment d'embarras dissipé par l'intervention de Madame Ottilia qui, d'un ton joyeux, fait les présentations:)*
- MADAME OTTILIA Hum... voici Lamberto, le meilleur ami de mon gendre.
- LAMBERTO Enchanté.
- MICHEL Le meilleur ami, hein? J'aimerais bien connaître sa conception de l'amitié...
- LAMBERTO Comment?...
- MICHEL Vous avez compris. J'ai demandé – vu que vous êtes le meilleur ami de ce monsieur – quelle est votre conception de l'amitié.
- LAMBERTO Eh bien, mon Dieu, je ne sais pas. Etre ami signifie... avoir beaucoup de choses en commun.
- MICHEL A condition qu'il n'y en ait pas trop, de choses en commun.
- LAMBERTO Je ne vois pas bien...
- MICHEL Une femme, par exemple: une femme en commun serait quelque chose de trop.
- MICHEL JEUNE *(il rit)*
Eh bien, je ne crois pas que ce soit le cas...
- MICHEL Eh oui, de toute façon... comme on dit... le mari est toujours le dernier averti.
(De nouveau un moment d'embarras que, de nouveau, Madame Ottilia dissipe en intervenant.)
- MADAME OTTILIA Assez, assez de discours! Le repas est servi. Allez, allez, après ce sera au tour des femmes d'aller à la buvette chercher le café pour ces messieurs. –
(A Michel:)
-

Installez-vous: à vous, Monsieur le député, la place d'honneur. J'espère que vous aimez les fourmis. C'est incontournable dans un pique-nique.

(Elle rit. Tous s'installent. La tirade suivante de Michel est la manifestation de ses pensées. Pendant qu'il parle, les autres mangent, rient, conversent, sans que le public puisse distinguer les paroles.)

MICHEL

Oh! Comme je me le rappelle, ce pique-nique. J'étais là, comme lui maintenant: je plaisantais avec Lamberto... Je débouchais les bouteilles... Je riaais, je faisais l'imbécile, j'étais heureux, bêtement heureux, heureux aussi que Gigliola s'entende aussi bien avec mon meilleur ami, sans ces sottises jalouses, ces antipathies mesquines qui, si souvent, obligent un homme à choisir entre sa femme et ses amis. Ah, aveugle, aveugle que j'étais! Ce n'est qu'après que j'ai compris le sens de ces regards, de ces rires, de ces complicités... Là, à ce moment précis, tout se préparait... sous mes yeux, avec ma bénédiction!... Aveugle, aveugle, aveugle! Je me souviens aussi d'une chose, ce jour-là; un vieil homme qui s'était joint à nous, invité par ma belle-mère... Un homme bizarre, un vieux fou, qui faisait d'étranges discours incompréhensibles, posait des questions indiscrettes, faisait des commentaires déplacés... et qui s'amusait à soulever des questions absurdes et à mettre les gens dans l'embarras... Ah! Peut-être est-ce lui qui m'a distrait: sans ses bavardages qui me tournaient la tête, j'aurais peut-être deviné, j'aurais peut-être compris ou au moins soupçonné... Mais rien: les yeux bouchés, aveugle, aveugle!...

(D'un geste, il repousse ce souvenir soudain.)

Je dois y arriver! Il ne s'est encore rien passé! Je dois y arriver! Leur parler, à lui, à elle... leur ouvrir les yeux à tous les deux! Le sauver, la sauver, me sauver!... Ah, je sens que cette fois c'est la bonne! Pourquoi pas? C'est facile, facile!... Il n'est encore rien arrivé, il suffit de changer le cours des choses: et aller de ce côté au lieu de l'autre!...

(Les femmes se lèvent.)

A un moment donné, les femmes se sont levées pour aller chercher le café...

LAMBERTO

Debout, Michel, soyons galants! Allons chercher le café et laissons ces dames se reposer.

MICHEL JEUNE

Pas question. Elles ont voulu l'égalité des sexes? Qu'elles aillent chercher le café! Moi, je fais un petit somme.

LAMBERTO

(à Madame Ottilia)

Du moins, vous, Madame, restez. J'accompagne Gigliola.

MADAME OTTILIA

Oh! volontiers, merci, Lamberto.

(Lamberto invite Gigliola d'un petit sifflement; elle sort avec lui. On entend leurs rires s'éloigner.)

MICHEL

Enfin seuls!...

- MADAME OTTILIA (*se méprenant, flattée, esquive*)
Oh! Monsieur le député...
- MICHEL
Vous n'avez pas accompagné votre fille! Vous acceptez qu'elle aille dans les bois avec cet homme?...
- MADAME OTTILIA
Mais... Monsieur, ... ma fille est mariée!
- MICHEL
Mais à plus forte raison, à plus forte raison!... Vous ne comprenez pas?...
- MADAME OTTILIA
Non.
- MICHEL
Cet homme courtise votre fille!
- MADAME OTTILIA (*stupéfaite*)
Lamberto?!
- MICHEL
Lamberto, oui, Lamberto!
- MADAME OTTILIA
Le meilleur ami de Michel?!
- MICHEL
Hé! Le meilleur ami... le meilleur ami de Michel.
- MADAME OTTILIA
Je sais.
- MICHEL
Vous savez?!
- MADAME OTTILIA
Une mère sait tout.
- MICHEL
Et vous vous taisez, vous approuvez, vous tenez la chandelle...
- MADAME OTTILIA
Seigneur, ma pauvre fille! Même si elle devait... mais oui, profiter de ce passe-temps...
- MICHEL
Vous appelez ça un passe-temps?!
- MADAME OTTILIA
Disons réconfort. Au fond, qu'est-ce qu'elle a, dans la vie?
- MICHEL
Elle a un mari. Un homme, un homme en or, je le connais.
- MADAME OTTILIA
Regardez-le.
(*En effet, Michel est vautré sur un banc ou sur l'herbe: il dort béatement et à cet instant, ronfle paisiblement.*)
- MICHEL
Un homme serein. En paix avec lui-même, avec les autres... Qui a la plus grande confiance en sa femme...
- MADAME OTTILIA
Oh! pour ça, oui! Mais c'est ça l'ennui: s'il avait moins confiance, et s'il se donnait un peu plus de mal...
- MICHEL
A quoi faire?
-

- MADAME OTTILIA Mon Dieu, à faire tout ce que font les autres: argent, carrière...
- MICHEL *(avec force et chaleur)*
Mais c'est lui qui a raison! Ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur...
- MADAME OTTILIA Oh! Mon Dieu... oui, peut-être... Mais il calme les nerfs. Il donne ce sentiment de tranquillité... Lamberto est d'une autre trempe: lui, est plein d'initiative! Vous ne le voyez pas? Ca se voit tout de suite! Lui, il fera son chemin!
- MICHEL Il ne fera rien du tout!
- MADAME OTTILIA Comment pouvez-vous dire ça?
- MICHEL Je le sais! C'est tout! Votre gendre ira plus loin, il gagnera plus d'argent, fera une plus belle carrière!...
- MADAME OTTILIA Dieu vous entende!
- MICHEL Même si...
- MADAME OTTILIA «Même si» quoi?
- MICHEL Rien, rien.
- MADAME OTTILIA Vous m'intriguez, dites-moi. Il fera de l'argent «même si»... quoi?
- MICHEL Il n'est pas dit qu'il en sera plus heureux.
- MADAME OTTILIA Eh bien, commençons par l'argent et après nous verrons.
- MICHEL Il faut que je parle à votre gendre! Laissez-moi! Allez!
- MADAME OTTILIA Où faut-il que j'aille?
- MICHEL Où vous voulez. Retournez à l'hôtel, suivez votre fille, pourvu que vous partiez.
- MADAME OTTILIA Qu'est-ce que vous voulez lui dire, à mon gendre?
- MICHEL Rien!
- MADAME OTTILIA Surtout, je vous en prie, ne lui dites rien de cette histoire. Il serait tellement déçu: son meilleur ami!
- MICHEL *(presque en criant)*
Allez!!
(Madame Ottilia sort, mi-stupéfaite, mi-apeurée.)
Vieille mégère! Vieille maquerelle! Et moi, idiot, qui ne lui dis rien! Elle savait tout, elle a toujours tout su! Et qui dit que même le poète n'était pas à elle?!
(Il secoue Michel Jeune.)
Hé! Réveille-toi, réveille-toi!
-

- MICHEL JEUNE *(se réveillant)*
C'est le café?
- MICHEL Non!
- MICHEL JEUNE *(s'étirant)*
Oh! Je dormais si bien!...
- MICHEL Eh bien, ce n'est pas le moment! Ecoute, mon garçon: je suis sûr que tu peux faire mieux.
- MICHEL JEUNE Mais... Mieux en quoi?
- MICHEL En tout! Carrière, argent, pouvoir...
- MICHEL JEUNE *(il rit)*
Mais tout ça ne m'intéresse pas...
- MICHEL Ne parle pas comme ça... Tu pourrais le regretter.
- MICHEL JEUNE Mais non, mais non. Ecoutez...
- MICHEL *(rectifie)*
Ecoute.
- MICHEL JEUNE Ecoute. Nous ne nous connaissons pas. Pour le moment, moi, j'enseigne la philo au lycée...
- MICHEL Je sais, je sais. C'est-à-dire... je me l'imagine.
- MICHEL JEUNE Et j'ai ma philosophie à moi. L'important, ici-bas, n'est pas d'atteindre un certain niveau dans l'absolu, mais d'arriver à obtenir un équilibre. Un employé satisfait vit mieux qu'un milliardaire inquiet! L'argent, le pouvoir pour lesquels «vous autres» vivez...
- MICHEL Ah! Il me semble m'entendre quand j'étais jeune! Autrefois, moi aussi, je pensais comme toi...
- MICHEL JEUNE Et pourquoi avez-vous changé?
- MICHEL Parce que...*(Soudain, sur un autre ton:)* Tu aimes ta femme? Tu tiens à elle?
- MICHEL JEUNE Mais, certainement!...
- MICHEL Alors, réveille-toi! Fais-le pour elle! Elle n'a pas la même philosophie que toi!
- MICHEL JEUNE *(rit)*
Elle? Mais non, mais non, tu ne la connais pas! Elle est tranquille, se-reine, elle est même... sans fantaisie: aucun élan, aucune ambition!... Travail, famille, patrie! Elle sait rire, elle sait plaisanter, mais... c'est
-

- tout. Si elle sort, c'est pour aller voir une amie, Andreina, qui traverse une mauvaise passe.
- MICHEL Oh! Seigneur, Seigneur! J'ai dit la même chose, autrefois, à un type qui essayait de m'ouvrir les yeux!
- MICHEL JEUNE Et puis... vois-tu! argent, carrière... Ce n'est vraiment pas mon truc.
- MICHEL Ce n'est pas vrai!
- MICHEL JEUNE Tu ne me connais pas. Pour faire de l'argent, il faut être agressif. Moi, je suis calme, tranquille, équilibré. Pour avoir la folie de faire carrière il faut être déséquilibré, avoir en soi je ne sais quoi: une rage, une insatisfaction que je n'ai pas...
- MICHEL Moi...
- MICHEL JEUNE Toi, évidemment, tu es différent.
- MICHEL Non! Non! Non! C'est là que tu te trompes! Toi et moi, c'est la même chose. Oh! mais réfléchis donc! Moi aussi, je pensais comme toi, moi aussi je croyais ne rien avoir de mordant...
- MICHEL JEUNE Et alors?
- MICHEL Et alors... parce que tu veux savoir? Disons que j'ai eu une déception. Une grosse déception, de celles qui te font changer du tout au tout. Une déception profonde. Et mon équilibre, ma sereine confiance m'ont semblé ridicules, absurdes... J'ai retroussé mes manches, je me suis jeté sur le monde: je suis devenu riche, puissant...
- MICHEL JEUNE ... et plus heureux, ou moins?
(*Michel se tait. Michel Jeune rit, secoue la tête.*)
Moi, alors, je préfère attendre la déception annoncée.
- MICHEL Pourquoi l'attendre? Pourquoi ne pas agir avant? Pourquoi seulement quand c'est trop tard...
- MICHEL JEUNE Mais trop tard pour quoi?...
- MICHEL Trop tard pour l'éviter, cette déception.
- MICHEL JEUNE Ecoutez...
- MICHEL (*rectifie*)
Ecoute.
- MICHEL JEUNE Ecoute. Si je modifie ce que je suis, et j'évite ainsi la déception, comment pourrai-je avoir cette déception destinée à me changer?
- MICHEL Hein?... Ca c'est un jeu de mots. Un jeu de mots idiot! Un jeu de philosophe de merde! Voilà ce que tu es: un philosophe de merde!
-

- MICHEL JEUNE Eh! Fais attention à ce que tu dis!
- MICHEL Trahi, comprends-tu? Trahi par ce que j'avais de plus sacré au monde. Trahi par ma femme et mon meilleur ami! Et tout ça, pourquoi? Parce que j'étais naïf! Et de l'illusion au cynisme, il n'y a qu'un pas: il suffit d'une déception. Mais ce que je me demande, c'est autre chose: et si je m'étais remué avant? C'est pour ça que lorsque je vois quelque chose qui ressemble à ce que j'ai vécu, j'ai envie de dire: réveille-toi! Réveille-toi! Fais quelque chose! Où est ta femme? Où est ton meilleur ami? Qu'est-ce qu'ils font en ce moment? Hein? Hein?...
- (*Il le secoue.*)
- MICHEL JEUNE (*de bonne humeur*)
Les voilà!... Tu vois? Ils apportent le café!
(*En effet, Gigliola et Lamberto entrent avec thermos, verres de plastique, sachets de sucre... Michel Jeune s'apprête à les rejoindre, mais Michel le retient par le bras. A mi-voix, animé:*)
- MICHEL Et si je te donnais les preuves?
- MICHEL JEUNE (*haussant les épaules*)
Mais tu es fou!
- MICHEL (*avec calme et provocation*)
Un philosophe devrait toujours être ouvert à la démonstration.
- MICHEL JEUNE (*de bon gré*)
O.K.: prouve-le... et je me laisserai convaincre.
(*Il se libère, va vers le fond, vers les nouveaux arrivés. Michel reste au premier plan, et le court échange suivant se déroulera dans son dos.*)
- MICHEL JEUNE (*gai*)
Alors? Il vous en a fallu du temps pour aller à la buvette! Avouez, qu'est-ce que vous avez fait dans les bois?
- LAMBERTO Ouh! Tout un tas de choses! Nous avons fait les fous.
- MICHEL JEUNE Ce n'est pas bien! Vous ne savez pas que c'est dangereux de s'arrêter dans les bois? Rappelez-vous le Petit Chaperon Rouge! Et si vous aviez rencontré le loup?
- LAMBERTO Mais nous l'avons rencontré: nous avons fait les fous avec lui.
- GIGLIOLA (*elle rit*)
Qu'il est bête!
(*Elle enlace Michel Jeune. Sexy:*)
C'est toi mon loup!...
- LAMBERTO Je dérange?...
-

- MICHEL JEUNE *(s'amusant beaucoup)*
Faites attention: vous êtes suspects! Si vous aviez des intentions coupables, gare à vous, soyez prudents, parce qu'on m'a mis la puce à l'oreille et je vous aurai à l'oeil! Toi, attention, avec ton amie Andreina. Ne crois pas que ça prend! Et toi, pareil, quand tu ne viens pas au match parce que tu as des tantes qui arrivent de tous les coins du monde! C'est classique: l'amie qui a besoin de réconfort, et la vieille tante dont on espère hériter. J'ai ouvert les yeux!
- LAMBERTO Ils se sont ouverts tout seuls ou quelqu'un t'a aidé?
- MICHEL JEUNE C'est Monsieur le député, ici présent, qui m'a pris en sympathie, et qui...
(Il regarde autour de lui.)
Mais où est-il?...Où est-il passé?...
- GIGLIOLA Il était là tout à heure...
(Ils regardent autour d'eux: bref instant de désarroi.)
- LAMBERTO Bah! Il sera parti à ses affaires.
- MICHEL JEUNE Un vieux fou, probablement.
(A Gigliola:)
Si tu savais ce qu'il a dit sur toi!... Je ne sais pas si c'est de la haine... ou un coup de foudre.
- LAMBERTO A mon avis, c'est de toi qu'il s'est amouraché!...
- MICHEL JEUNE *(il rit)*
Tu es bête!
(Avec une grimace:)
Je n'ai jamais connu personne qui me soit immédiatement aussi ... aussi antipathique, aussi glaçant... C'est vraiment une question de peau. Je ne peux rien dire... il ne m'a rien fait... Juste un sentiment de... Comme si tu trouvais devant toi, concentrée en une seule personne, ta propre antithèse...
- LAMBERTO Eh bien, maintenant, il est parti. Allons! Allons porter le café à Madame Ottilia.
- MICHEL *(seul)*
«Comme si tu trouvais devant toi, concentrée en une seule personne, ta propre antithèse». Quel mystère ça cache, cette phrase? Nous vivons, nous passons parmi les gens, nous serrons des mains, nous embrassons, nous assassinons... mais le plus grand cri d'horreur c'est celui que nous poussons en passant devant un miroir... Alors ce n'est pas vrai que l'enfer c'est les autres! Et en poussant le raisonnement: nous, nous sommes parmi les autres... alors, l'enfer, c'est nous!... Du calme! Sois cohérent! Tu as reproché... à cet imbécile de faire des discours de philosophe de merde, et toi, qu'est-ce que tu fais?
-

J'ai encore des atouts dans mon jeu! Elle m'a dit... «Je viendrai...» et elle avait l'air sincère. Elle est intelligente, maligne... Mais après coup... je la comprends. Un discours ferme, concret: «Hé, ma fille! Fais attention! Je sais tout! Aide-le plutôt à s'épanouir! Cet homme a de l'étoffe, il peut faire son chemin... Et, de plus, ta mère et toi seriez fières de lui! Secoue-le!»... Faut-il une catastrophe pour sortir de sa coquille? Faut-il passer par la déception pour sortir de ses illusions? La raison, les preuves, ça ne suffit pas?

La lune se lève! Quand les hommes ont découvert que la lune n'était pas une jeune déesse chasserresse, mais une masse grisâtre de terre et de cailloux... ils n'ont pas pour autant cessé de la prendre à témoin de leurs rêves! Et alors pourquoi...?

(Courte pause.)

La voilà! C'est elle!

(Gigliola entre, vêtue de blanc. Michel va au-devant d'elle, lui baise la main.)

Vous êtes belle...

GIGLIOLA Merci.

MICHEL Votre mari... en est-il conscient?

GIGLIOLA Je ne sais pas.

MICHEL Cette horrible robe de chambre lie-de-vin, vous l'avez encore?

GIGLIOLA Comment savez-vous que j'ai une robe de chambre...

MICHEL Toutes les femmes ont une horrible robe de chambre lie-de-vin pour les maris et un très beau déshabillé blanc pour les amants.

GIGLIOLA Mais cette tenue est pour vous. Mon mari... ne l'a même pas remarquée.

MICHEL Pauvre aveugle. Que lui avez-vous dit pour justifier cette sortie nocturne?

GIGLIOLA Que j'allais aux champignons.

MICHEL La nuit?

GIGLIOLA En fait, vous voyez, je n'ai même pas de panier.

MICHEL Et il vous a crue?

GIGLIOLA Oh! Le pauvre, il croit toujours tout ce que je lui dis!

MICHEL Eh oui! Aveugle... et sourd... mais je crois qu'au fond, vous ne le connaissez pas. Il a de solides qualités, vous savez? Et bien au-delà de ce que vous pouvez imaginer. Il mérite le respect.

- GIGLIOLA C'est vous qui me dites ça? Vous qui m'avez invitée à sortir? A cette heure? Avec cette lune? Avec la voix du vent, de la mer...
- MICHEL Mes intentions, je vous l'assure, sont très honnêtes.
- GIGLIOLA (*elle rit*)
Dommage!...
- MICHEL Gigliola, pourquoi êtes-vous venue?
- GIGLIOLA Parce qu'aujourd'hui, vous m'avez dit «Vous êtes très belle»... comme personne ne me l'a jamais dit. J'ai frissonné et j'ai pensé, un instant, qu'un homme qui prononce ces mots-là de cette façon-là... je le suivrais jusqu'en enfer.
(*Une pause*)
Excusez-moi... C'est mon imagination! N'avez-vous pas dit que vous vouliez me parler?
- MICHEL Si, je voulais vous dire une ou deux choses... mais maintenant je me sens la tête vide. Vous êtes apparue devant moi si... belle... vêtue de blanc... Je l'avoue: ça me serait plus facile si vous portiez cette horrible robe de chambre lie-de-vin... Parce que, voyez-vous, je vous aime... Mais il ne faut pas avoir peur de cet amour...
- GIGLIOLA Je n'ai pas peur.
- MICHEL Voyez-vous, vous ressemblez à ma femme, elle avait juste votre âge lorsqu'elle est morte. Et quand je vous ai vue... le coeur... vous comprenez? L'émotion... Regardez! Vous allez peut-être comprendre...
(*Il sort de sa poche une photographie*)
Vous voyez?
- GIGLIOLA Vous pensez qu'elle me ressemble? Eh bien, je dirais... pas vraiment...
- MICHEL Mais si, c'est vous! Vous!
- GIGLIOLA Je ne suis pas aussi belle. Je suis désolée!...
- MICHEL Elle est morte dans une chambre... asphyxiée... par un poêle.
(*Intentionnellement:*) Vous avez compris? Asphyxiée par un poêle!
- GIGLIOLA (*sans comprendre*)
J'ai compris... Nous... nous avons le chauffage central...
(*Elle regarde la photo, la lui rend.*) Je... je regrette. Vous l'aimiez beaucoup.
- MICHEL (*remettant la photo dans sa poche*)
Oui, non, je ne sais pas. Un amour... conjugal. Après, je l'ai aimée: ça oui. Quand je l'ai perdue... et que je me suis mis à penser à ce qui aurait pu être et qui n'a pas été; à ce qui aurait été si seulement les choses avaient suivi un autre cours... Alors, aujourd'hui, quand je l'ai soudain revue en vous, l'amour, le désir endormis se sont réveillés
-

avec le remords, non, pas le remords, le regret. Si je vous parle, vous me répondez, si j'allonge la main, je vous touche... Elle est donc là, elle est encore là. Le regret peut se transformer en espoir!... Re commençons, Gigliola... ou recommencez, vous, seule, si je vous semble trop vieux et fatigué, retournez auprès de votre mari, jetez la robe de chambre lie-de-vin, regardez-le, montrez-vous comme ça, comme vous m'êtes apparue ce soir. Ce n'est pas un ordre, non: une prière. Recommencez ensemble... Ouvrez-vous l'un à l'autre...

(Soudain:)

Gigliola, il faut me jurer que vous n'appartiendrez jamais à cet homme!

- GIGLIOLA Quel homme?
- MICHEL Ce Lamberto!
- GIGLIOLA Lamberto?! Ne me dites pas que vous êtes jaloux de Lamberto...
- MICHEL Si, je suis jaloux de Lamberto!
- GIGLIOLA Et pas de mon mari?
- MICHEL Pas de votre mari!
- GIGLIOLA *(elle rit)*
Eh bien, elle est bonne celle-là!
- MICHEL Jurez!
- GIGLIOLA Comment puis-je jurer, moi qui ne sais jamais le soir ce que je vais faire le lendemain?... Et puis, excusez-moi, mais de quel droit, vous...?
- MICHEL Moi... moi... j'ai tous les droits, croyez-moi! Je parle... au nom de votre mari! Je parle... au nom de ce qui est juste, voilà!
- GIGLIOLA Si encore vous m'aviez demandé de ne pas avoir d'amant! Mais pourquoi précisément seulement ce pauvre Lamberto?
- MICHEL Parce que... pour le moment, c'est ça qui importe.
- GIGLIOLA *(amusée)*
Figurez-vous que, pour l'instant, c'est le seul amant que j'ai sous la main.
- MICHEL Vous m'avez dit aujourd'hui qu'il n'était pas encore votre amant.
- GIGLIOLA En effet. Mais nous avons rendez-vous, ici, demain, à la même heure...
- MICHEL Et vous y serez?
- GIGLIOLA Pourquoi pas? Ne suis-je pas ici, maintenant, avec vous?
- MICHEL Moi, je vous respecte.
-

- GIGLIOLA Eh bien, ça ne me plaît pas d'être respectée. J'ai déjà un mari qui me respecte... et même trop. Et je n'aime pas non plus recevoir d'ordres. J'ai déjà ma mère, pour ça. Et maintenant, vous voudriez vous y mettre aussi? Ah, non!
- MICHEL Je répète ma question: pourquoi êtes-vous venue?
- GIGLIOLA Parce que j'espérais rencontrer un homme. Pas un mari, vous comprenez? Et pas un amant non plus! Un homme. Un homme fort qui me fasse sentir forte dans ma faiblesse... Un homme avec lequel je sois moi-même. Avec lequel je puisse flirter. Avec lequel je puisse...
(*Gigliola se tait, le regarde, rit, prend soudain une attitude coquette et provocante.*)
... allez: devinez!
- MICHEL Pas ça, je vous en supplie. Je ne vous reconnais pas.
- GIGLIOLA (*toujours coquette*)
Vous me préférez dans ma vieille robe de chambre?...
(*Michel la prend par les poignets; furieux, il la secoue...*)
- MICHEL Prends garde! Tu as compris? Prends garde!
- GIGLIOLA A quoi?
- MICHEL Gare à toi si tu trahis ton mari! Gare à toi si tu vas avec cet homme!
- GIGLIOLA Et avec toi?... Avec toi, je peux? Je peux trahir mon mari?
- MICHEL (*criant*)
C'est un ordre!
- GIGLIOLA Je t'ai déjà dit que je n'aimais pas les ordres!
(*Michel la secoue, répétant ses menaces: furieux, il la fait plier, la domine. Gigliola, sur un autre ton, s'abandonne à une soudaine excitation.*)
Ca, ça me plaît.
(*Le ton différent, l'excitation soudaine de Gigliola devant sa violence, provoquent Michel qui l'attire à lui avec force et l'embrasse...*)

Gigliola avec abandon, mais aussi avec ironie:)
Que de discours pour en arriver là!
(*Un nuage passe devant la lune, mettant dans l'ombre la scène et Michel et Gigliola enlacés.*)

Un long moment, puis le nuage libère la lune, et la scène revient à la clarté précédente. Michel se détache de Gigliola d'un geste violent qui la jette à terre; il crie avec toute la fureur désespérée dont il est capable:)
- MICHEL Garce!... Garce!... Même avec moi! Même avec moi, garce!
-

Fin du premier acte

Deuxième acte

(Le temps a passé. Les vacances sont terminées. C'est une belle journée d'automne. En scène, seulement les « quatre autres », installés sur des chaises longues: ils peuvent avoir un plaid sur les genoux, prendre le soleil, lire le journal, déguster une boisson, etc... Seule Gigliola semble étrangère à toute occupation. Elle est assise sur un transat, balançant une jambe croisée sur l'autre, l'expression impénétrable, les yeux dissimulés derrière de grandes lunettes de soleil. Madame Ottilia pousse un soupir.)

GIGLIOLA Qu'y a-t-il, Maman?

MADAME OTTILIA Rien, rien. Il commence à faire frisquet! L'été est fini, l'automne arrive, les hirondelles sont parties, bientôt arriveront les cigognes... Quelqu'un a vu le député?

GIGLIOLA Non.

LAMBERTO Non.

MICHEL JEUNE Non. Et j'espère ne pas le revoir. Je ne sais pas pourquoi, mais il ne me revient pas!

MADAME OTTILIA Je ne comprends pas pourquoi. C'est un homme très poli, de grande culture, d'une grande bonté d'âme et il a été de bonne compagnie. Je ne comprends vraiment pas pourquoi il t'est antipathique.

MICHEL JEUNE Il n'y a pas besoin de raison. Il m'est antipathique et c'est tout! De toute façon, c'est un grand fouineur: là-dessus, aucun doute.

MADAME OTTILIA Fouineur! Il n'est pas égoïste, voilà tout: c'est quelqu'un qui s'intéresse aux autres.

MICHEL JEUNE Oui, oui, il s'intéresse à Gigliola!

GIGLIOLA *(agacée, hausse les épaules)*
Ouh!

LAMBERTO Dans ce cas, il s'intéresse aussi à toi. Ah, ah!

GIGLIOLA Oh! Arrête!

MADAME OTTILIA Savez-vous ce que nous pourrions faire cet après-midi? Une belle balade jusqu'au Grand Hôtel... on le rencontrerait peut-être.

MICHEL JEUNE Mère! On vous croirait à la chasse, comme quand vous vouliez me mettre la main dessus.

MADAME OTTILIA Oh! pour toi, je n'ai pas eu trop d'efforts à faire.

MICHEL Merci!

GIGLIOLA Oh! Je vous en prie!

MADAME OTTILIA En attendant, vous ne m'avez pas répondu.

MICHEL JEUNE Allez-y, vous, les femmes. Cet après-midi, nous allons au match, Lamberto et moi.

MADAME OTTILIA Encore?

MICHEL JEUNE Comment encore?! Le championnat est reparti...

GIGLIOLA Ah!

LAMBERTO Quand vous étiez fiancés, Gigliola, il ne t'aurait jamais préféré un match! Ah, ah!

MICHEL JEUNE Mais tais-toi! Tu veux réveiller le chat qui dort?

MADAME OTTILIA Ca va, ça va, on a compris: nous irons, Gigliola et moi.

GIGLIOLA Maman, si Michel va au match... j'en profiterais bien pour aller voir Andreina.

MICHEL JEUNE Très bonne idée.

MADAME OTTILIA Andreina? Ah, oui, il y a aussi Andreina! On revient de vacances et voilà de nouveau Andreina! A propos, comment va-t-elle?

GIGLIOLA Comme d'habitude, Maman, comment veux-tu qu'elle aille!

MADAME OTTILIA Eh bien, elle pourrait aller mieux... ou plus mal.

GIGLIOLA Oh! Assez!

MICHEL JEUNE Attention, attention!... Danger à bâbord!

MADAME OTTILIA Oh, le député! Gigliola, c'est le député.

MICHEL JEUNE (*en se levant*)
Sauve qui peut! Lamberto! Prenons le large avant que cet emmer-
deur...

LAMBERTO Volontiers, si ces dames le permettent...

GIGLIOLA (*excédée*)
Oh!...
(*Michel entre. Lamberto et Michel Jeune se sont levés, ont ramassé leurs affaires, s'apprêtent à sortir...*)

- MICHEL Bonjour... J'espère que ce n'est pas moi qui vous chasse!
- MICHEL JEUNE Pensez-vous!
- LAMBERTO Malheureusement, nous devons aller travailler.
- MICHEL Comment? Même en vacances?
- MICHEL JEUNE Les vacances sont finies, hélas. Le championnat redémarre aujourd'hui, demain c'est la rentrée des classes...
- MICHEL Vous partirez donc bientôt... Vous quitterez cette île...
- LAMBERTO Mais nous sommes déjà partis! Vous ne vous souvenez pas?
- MICHEL Je... voudrais vous dire deux mots... vous avez une petite minute?
- MICHEL JEUNE Heu... d'accord.
- MICHEL Sans... hum... témoins.
- LAMBERTO Si c'est moi le témoin, il n'y a pas de problème.
- MICHEL JEUNE Disons... tout de suite après le déjeuner, ça va?
- MICHEL Bien. Prenons un café...
(A *Lamberto*:) Excusez-moi, mais...
- LAMBERTO Je vous en prie! Moi, après le repas, j'ai un petit coup de barre. Et pour au moins deux heures, je n'y suis pour personne.
- MICHEL Au Grand Hôtel, alors.
- MICHEL JEUNE O.K. On y va, Lamberto.
(*Ils sortent tous les deux. Michel change d'expression et s'approche des femmes. Gigliola est toujours protégée par ses lunettes noires, Madame Ottilia se lève et rassemble, elle aussi, ses affaires, feignant de ne pas avoir vu arriver Michel qui les apostrophe poliment:*)
- MICHEL Mesdames... quel heureux hasard...
- MADAME OTTILIA Oh, Monsieur le député... Bien dormi?
- MICHEL Très mal, Madame.
- MADAME OTTILIA J'en suis désolée. L'iode, peut-être. Je sais que l'iode joue de ces tours...
- GIGLIOLA Maman, où vas-tu?
- MADAME OTTILIA Il faut que j'appelle tante Lydia, Gigliola, tu sais bien! Et puis...
(A *Michel*:)
... je ne dois pas rester très longtemps au soleil. Il me tache la peau et
-

me fait éternuer. Que voulez-vous, Monsieur le député, à un certain âge...

MICHEL

(civil)

Mais vous êtes très jeune!

MADAME OTTILIA

En apparence! Si je vous disais mon âge, vous ne le croiriez pas! Oui, je sais, moi aussi, je pourrais encore, quelquefois... Mais je suis comme ça: désormais je ne vis plus que pour ma fille.

Gigliola... je te laisse en bonne compagnie! Et je te fais confiance!...

(Soupirant:)

Ah, Monsieur! Si j'avais vingt ans...

(Elle lui tend la main que Michel baise poliment. Puis elle sort, un peu mutine, en entamant une chanson: «Je suis toujours libre...». Michel la suit du regard... il a une moue de mépris qui, traduite en paroles, donnerait plus au moins: «Quelle maquerelle!», puis – de nouveau avec un changement d'expression – il se retourne vers Gigliola avec une rage soudaine:)

MICHEL

Garce!

GIGLIOLA

Oh! Encore?

MICHEL

Pourquoi? Je ne devrais pas?

GIGLIOLA

Exact : vous devriez arrêter. Tout ça est loin maintenant.

MICHEL

Depuis hier soir?!

GIGLIOLA

Hier soir?!

MICHEL

Hier soir, oui, ici, exactement ici, exactement à cet endroit! vous vous êtes donnée à moi avec une facilité... je ne sais pas, je n'ai pas de mots! Vous vous êtes laissée... Sans réfléchir...! Comme si c'était... Vous vous ??? êtes comportée en pute! Voilà! Pute, pute et pute!... Oh! si je ne me retenais pas!

GIGLIOLA

Mon Dieu, quelle torture! Faut-il toujours ressasser les choses?

MICHEL

C'est vous qui vous lamentez? Vous qui... de toute façon continuez à vivre! Vous qui avez une mère, un mari et aurez bientôt un amant...

GIGLIOLA

Je vous ai dit...

MICHEL

(ne se laisse pas interrompre)

... moi, par contre, je suis toujours ici, bloqué, à cet endroit et à cette heure!

GIGLIOLA

(tranquille, logique, seulement ennuyée)

Bah! Si ça peut vous faire plaisir, ça n'arrivera plus!

- MICHEL C'est déjà arrivé!
- GIGLIOLA Eh bien, ce qui est fait est fait.
- MICHEL Eh! «Ce qui est fait est fait», c'est facile à dire!»
- GIGLIOLA Qu'est-ce que vous voulez? Que je revienne en arrière pour défaire ce que j'ai fait?
(*Michel se tourmente.*)
Ecoutez, en ce qui me concerne, vous pouvez être tranquille: pour rien au monde, je ne referais ce que j'ai fait, pour m'entendre remercier de cette façon.
- MICHEL Remercier?! Ah! parce que je devrais aussi vous remercier?
- GIGLIOLA Eh bien, à vous de voir. Vous m'avez fait la cour, je l'ai acceptée... certes, je me suis fait plaisir aussi!...
- MICHEL Ah, vous le reconnaissez!
- GIGLIOLA Je ne devrais pas? D'ailleurs, vous a-t-il fallu recourir à la violence? M'avez-vous menacée? M'avez-vous droguée?...
- MICHEL Un libre choix, d'accord! Peut-être... aurais-je dû vous offrir de l'argent?
- GIGLIOLA Maintenant, vous m'offensez! Ou vous cessez... ou je m'en vais!
(*Michel a un geste de découragement, de renoncement: désespéré, il s'assied sur une chaise, se cachant le visage dans les mains. Gigliola le regarde, puis soupire, prend un verre d'eau, s'approche de Michel, lui caresse la tête, lui parle avec patience et bonté, comme si elle parlait à un enfant en crise:)*
Allez, bois un peu d'eau... Et essaie de te calmer! Tu sais ce que tu as? Un peu de déprime. Je crois, pour le peu que je te connais, que l'inactivité ne te vaut rien. Tu devrais... t'intéresser à quelque chose, retourner en ville... je ne sais pas! Ce n'est pas possible de continuer comme ça!
(*Michel boit, maintenant plus calme, mais tout autant accablé.*)
- MICHEL Tu m'as détruit!
- GIGLIOLA Bon. Mais veux-tu me dire, calmement, ce que j'aurais dû faire?
- MICHEL Me résister, voilà ce que tu aurais dû faire! Me repousser! Me dire non! Me gifler!
- GIGLIOLA Eh bien, il me semble qu'à ce moment-là, ce n'était pas ce que tu attendais de moi!
- MICHEL J'avais perdu la tête!
- GIGLIOLA Et moi non!
-

- MICHEL Tu aurais dû... je ne sais pas... appeler ton mari!
- GIGLIOLA Appeler mon mari?! Je ne voudrais pas paraître cynique, mais c'est la dernière chose qui me serait venue à l'esprit.
- MICHEL Tu n'as pas pensé au mal que tu lui faisais? Tu n'as pas pensé que tu trahissais sa confiance? Et puis... je ne sais pas: ta mère, ton père! L'éducation que tu as reçue! Les sacrifices que tes parents ont faits pour toi! Tout ça n'a donc aucune valeur?! C'est comme si ça n'avait jamais existé! Tu t'es donnée, comme ça... au premier venu...
- GIGLIOLA A toi.
- MICHEL C'aurait pu être n'importe qui d'autre.
- GIGLIOLA Tu m'offenses encore. Non: pas n'importe qui d'autre. Je ne dis pas personne d'autre, mais pas non plus «n'importe qui».
- MICHEL Pourquoi, alors?
- GIGLIOLA Je ne sais pas: parce que je me sentais... bien, à mon aise. Parce que c'était comme si je t'avais toujours connu. Parce que j'ai senti que je pouvais te faire confiance... que tu avais en toi cette force, que tu me donnais cette sécurité que je n'ai jamais trouvées dans mon mari...
- MICHEL Mais il fallait laisser faire le temps! Ton mari est jeune, trop jeune encore: cette force, cette sécurité s'acquièrent avec la vie, la souffrance, l'expérience... Ton mari, un jour, c'est sûr...
- GIGLIOLA Je ne te comprends pas. J'ai besoin de ces choses-là maintenant... Toi... j'ai eu l'impression que tu pouvais me les donner! C'est tout!
- MICHEL En somme, aucun remords.
- GIGLIOLA Aucun remords. Bien sûr, si j'avais prévu ces scènes continuelles...
- MICHEL Et Lamberto? Hein? Lamberto aussi t'apporte «ces choses».
- GIGLIOLA Qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans, Lamberto, maintenant?
- MICHEL Je me pose la question: avec lui, tu oublierais aussi de penser à ton mari?
- GIGLIOLA Ouh! Tu sais que tu es un drôle de type? Mais toi qui défends tellement mon mari, pourquoi n'y as-tu pas pensé, toi?
- MICHEL Bien sûr que j'y ai pensé! Mais pour moi... le cas est différent.
- GIGLIOLA Je voudrais bien savoir pourquoi! Quand même, tu ne penses pas que, s'il le veut, mon mari est capable de se défendre seul?
- MICHEL Non, il est trop naïf, il est aveugle, il a les yeux bouchés! Mais je penserai à les lui ouvrir, cette fois!
-

- GIGLIOLA Tu veux lui raconter ce qui s'est passé entre nous?
- MICHEL Je pourrais lui dire, par exemple, qu'aujourd'hui, tu as rendez-vous ici, avec Lamberto.
- GIGLIOLA Et comment le sais-tu?
- MICHEL Comment je le sais?! Mais c'est classique! L'ami de la famille qui fait semblant de faire une petite sieste et qui ensuite s'éclipse pour rejoindre sa maîtresse! Tu crois que je ne connais pas la chanson? Je dirai même plus: ça m'est arrivé à moi! Tu comprends? A moi! Ma femme... et mon meilleur ami!... Il avait dit: «En vacances, pendant au moins deux heures, je n'y suis pour personne!». Et pourtant...
- GIGLIOLA Comment l'as-tu appris?
- MICHEL Par un type que je ne connaissais même pas, et qui m'a mis la puce à l'oreille. Il m'a dit où et à quelle heure ils se rencontraient...
- GIGLIOLA Et toi?
- MICHEL J'y suis allé. Seulement, hélas... – c'est classique aussi! – j'avais les yeux bouchés!
- GIGLIOLA Bon: c'est commun à tous les maris!
- MICHEL Non! Parce que cette fois-ci, moi, je vais lui ouvrir ses yeux, à ton mari! Et je vais lui dire qui tu es, ce que tu fais et avec qui, et quelle pute tu es! Et tu verras qu'il y pensera, lui, à te corriger! Et qu'il fera tourner les choses autrement! Parce qu'il n'est pas du tout ce pantin de chiffon, ce mollasson que tu crois! Ton mari a des couilles, ma chérie! Il faut seulement qu'il les sorte!
- GIGLIOLA Eh bien, espérons qu'il ne le fera pas en public!
- MICHEL Tu peux rire! Tu peux rire! Mais un jour viendra où vous me remercirez!
- GIGLIOLA Tu remets ça avec les remerciements!
- MICHEL Et tout le mérite m'en reviendra!
(Il s'éloigne. Il devient invisible aux autres.)
- GIGLIOLA Il est fou!
(Appelant:)
Maman!...
- (Presque immédiatement, arrive Madame Ottilia, partagée entre la curiosité et l'inquiétude, mais cherchant à paraître naturelle.)*
- MADAME OTTILIA Me voilà, ma chérie! Je t'apporte ton gilet...
-

- GIGLIOLA Oui, merci, Maman.
- MADAME OTTILIA Le député?
- GIGLIOLA Il est parti.
- MADAME OTTILIA Allez, enfile ça. Il commence à faire froid.
- GIGLIOLA Tu écoutais aux portes, n'est-ce pas? Comme d'habitude!
- MADAME OTTILIA Mon Dieu, je passais par là, par hasard...
(*Les deux femmes sortent.*)
- MICHEL (*seul*)
Etre ou ne pas être! En voilà une connerie!
(*Emphatique:*)
«Est-il plus noble pour l'esprit d'endurer les traits d'un destin contraire, ou de prendre les armes et vaincre le sort...». Pour Hamlet, la question est là, mais, pour nous, il me semble qu'elle est ailleurs. «Noble!». D'abord, il ne s'agit pas de noblesse: c'est certain. De quoi alors? De foi? De probabilité? La foi soulève les montagnes: mais Dieu en personne peut-il défaire ce qui a été fait? La probabilité t'explique comment et pourquoi cette chose donnée – justement celle-là! -, possible une fois sur un million, se vérifie, en foutant en l'air tous tes calculs les plus pointus! Et cela vaut pour les sciences, mais aussi pour le théâtre, les romans ou pour la vie où entre en jeu cette chose risible et négligeable qu'est la fidélité de la femme aimée, ou – plus ridicule encore – épousée! J'ai abandonné la philosophie quand je me suis aperçu qu'en mobilisant – sans pourtant m'aider – mon attention sur les plus grands thèmes, elle m'avait rendu aveugle à la vie quotidienne! Je pensais à la Vie et à la Mort, au Hasard et à la Nécessité... et pendant ce temps-là, deux variables insignifiantes – ma femme et mon meilleur ami – me faisaient cocu! J'ai cherché des certitudes dans la politique et dans les affaires, mais elles sont encore plus fragiles que les sentiments! Et pour retomber dans ces pensées philosophiques de merde, pendant que l'histoire court le risque de se répéter! Il faut que je me réveille, que j'agisse... On dit qu'une casserole d'eau sur le feu peut l'éteindre au lieu d'être chauffée. On dit : qui nous dit que c'est la chaleur du feu qui passe dans l'eau et la fait bouillir et que ce n'est pas plutôt le froid de l'eau qui se communique au feu, le refroidit et l'éteint? Ca ne m'est jamais arrivé à moi, mais la «probabilité» théorique existe: une chance sur un milliard? Parfait: une sur un milliard! Pas «zéro»! Question de mouvement de molécules, dit-on. Il suffirait qu'un petit malin prenne les molécules une à une et les oblige toutes à aller par ici plutôt que par là... et voilà que cette probabilité de une sur un milliard serait la plus forte, la plus... possible, l'unique! Mais bien sûr! Je dois prendre le destin par la peau du cou et le forcer à aller d'un côté plutôt que d'un autre pour rendre vrai, inévitable, l'improbable; pour réaliser cette probabilité unique... qui devient la plus forte, parce que moi, je suis là, et que je la veux! Eh! eh! je sens que cette fois est la bonne! Cette fois Sisyphe trouve
-

l'équilibre! Voilà! Je ne me suis jamais senti aussi... aussi... je ne sais même pas dire comment! J'ai encore deux cartes à jouer: ouvrir les yeux à ce garçon... les lui ouvrir à elle... Facile! Et j'ai même trouvé l'erreur qui, jusqu'ici, m'a empêché de réussir! Cette fois, je sais comment faire!.. Cette fois...

(Michel se calme. Michel Jeune entre.)

Voilà le prédestiné.

- MICHEL JEUNE Je suis en avance?
- MICHEL Ca ne fait rien, mon garçon, ça ne fait rien.
- MICHEL JEUNE Vous vouliez me parler, avez-vous dit...
- MICHEL Oui. Assieds-toi. Tu n'arrives pas à me tutoyer?
- MICHEL JEUNE Sincèrement, non.
- MICHEL Ca ne fait rien. Je... ne te suis pas sympathique, n'est-ce pas?
- MICHEL JEUNE Je ne voudrais pas être impoli... C'est une question de peau. Mais disons... que c'est ma faute.
- MICHEL Tu as quelque raison objective?
- MICHEL JEUNE Non.
- MICHEL Ta femme...?
- MICHEL JEUNE Quoi, ma femme?
- MICHEL Elle ne t'a... rien dit?
- MICHEL JEUNE Qu'est-ce qu'elle aurait dû me dire?
- MICHEL Je ne sais pas: la sympathie que j'ai pour elle... pourrait être mal interprétée...
- MICHEL JEUNE Ce n'est pas mon habitude.
- MICHEL Du reste... c'est un peu la même sympathie que j'ai pour toi. «Sympathie», du grec «sun...pathos»... ressentir ensemble...
- MICHEL JEUNE Je sais, merci.
- MICHEL Pardon.
- MICHEL JEUNE Mais je répète: je n'interprète jamais mal les choses, je n'ai pas mauvais esprit.
- MICHEL Eh oui! C'est ça l'embêtant!
- MICHEL JEUNE Ce qui veut dire?
-

- MICHEL Rien. Que, parfois, un minimum de mauvais esprit, disons, peut aider à ouvrir les yeux.
- MICHEL JEUNE Ecoutez...
- MICHEL (*rectifie*)
Ecoute.
- MICHEL JEUNE (*passant outre*)
Ecoutez: vous avez quelque chose à me dire? Dites-le, sans tourner autour du pot.
- MICHEL Bon. En un mot – vu ton manque de sympathie, pas de cérémonies inutiles – surveille ta femme, elle n'est pas celle que tu crois. Elle est sur le point de te tromper, si ce n'est déjà fait.
- MICHEL JEUNE Ca recommence! Vous vous ??? rendez compte de ce que vous dites?
- MICHEL Certainement.
- MICHEL JEUNE Alors, ce n'est plus une simple antipathie. Vous me dégoûtez: vous osez couvrir de boue...
- MICHEL Du calme, du calme! Laisse ces expressions aux romans de ma... de notre... de ta belle mère! Restons-en aux faits. Tu as dit être ouvert à la démonstration? Bien. Ta femme t'a trompé avec moi.
- MICHEL JEUNE (*après une pause stupéfaite, non sans ironie*)
Mon Dieu, et mythomane avec ça!
- MICHEL Mythomane, ??? hein? Hier soir, ici, ta femme, avec moi!...
- MICHEL JEUNE (*avec une patience ennuyée*)
Hier soir, ma femme ne m'a pas quitté: elle avait mal à la tête et nous sommes allés au lit regarder la télé...
- MICHEL Ca ne devait pas être hier soir! Peut-être le soir précédent... ce n'est pas ça l'important...
- MICHEL JEUNE Bien sûr, bien sûr...
- MICHEL Et puis... avec moi, c'est différent: avec moi, ce n'est pas une trahison...
- MICHEL JEUNE Eh bien... dans ce cas, je serais curieux de savoir ce que c'est!
- MICHEL Tu ne me crois pas, hein?
- MICHEL JEUNE Ecoutez: vous êtes surtout en train de vous rendre ridicule. Si je devais imaginer un amant à ma femme... tenez... je prendrais plutôt Lamberto! Si vous permettez, je connais ma femme: vous êtes le contraire absolu de tout ce qui pourrait lui plaire, l'intéresser, la capti-
-

ver. Je le sais, je le sens, je le touche du doigt! Vous êtes tout le contraire de ce que je peux être, moi...

MICHEL Toi et moi, c'est la même chose!

MICHEL JEUNE Mais laissez-moi rire!
(Il rit.)
Non, non... Lamberto!

MICHEL Bon. Tu l'as dit! Alors, écoute: ta femme a rendez-vous justement avec Lamberto. Ici!
(Michel Jeune hausse les épaules.)

MICHEL JEUNE Même si je le voyais, je ne le croirais pas!

MICHEL Oui! Moi aussi, je l'ai dit, autrefois. Et puis c'était vrai, vas-tu comprendre ça? Vrai!

MICHEL JEUNE Et quand aurait lieu ce rendez-vous?

MICHEL Quand tu veux. Ce soir? Demain?... Mais non, pourquoi remettre à plus tard? Tout de suite! Il faut battre le fer quand il est chaud. La voilà, regarde: elle arrive.

MICHEL JEUNE Et alors? Elle n'a pas l'air d'une femme qui attend son amant.

MICHEL Cachons-nous, viens! Et tâche de garder les yeux ouverts.

MICHEL JEUNE Je suis fou de vous écouter!

MICHEL Tiens, voilà l'autre! Quand on parle du loup...
(Le temps pour les deux Michel de se cacher derrière des buissons et voilà qu'entrent par les côtés opposés de la scène Gigliola et Lamberto. Gigliola feint la surprise.)

GIGLIOLA Oh! Lamberto, toi, par ici...?

LAMBERTO *(sans comprendre)*
Ben...

GIGLIOLA D'habitude, tu fais la sieste...

MICHEL JEUNE Vous entendez? Une rencontre fortuite...

MICHEL Attends, attends!...
(Gigliola s'approche de Lamberto, l'embrasse...)
Note bien: ils s'embrassent.

(Mais Gigliola en profite pour murmurer à l'oreille de Lamberto:)

GIGLIOLA Mon mari sait tout! Attention! Il pourrait nous surveiller...
(Puis à haute voix, en jouant son rôle:)
Asseyons-nous un peu ici, mon cher Lamberto. Je me sens bien avec

toi, tu sais? Tu es le meilleur ami de Michel, et pour moi, comme un frère!...

(Le dialogue sera suivi par les deux Michel avec des attitudes différentes et opposées, chacun prêt à recueillir et à souligner auprès de l'autre – avec clins d'oeil, coups de coude, exclamations, brefs commentaires même improvisés – les éléments favorables à sa propre thèse.)

LAMBERTO Il pleut...

GIGLIOLA Tu veux bien ouvrir le parapluie?... Mais, attends, abrite-moi aussi...

LAMBERTO Rapprochons-nous davantage...
(Ils se rapprochent, en jouant l'embarras amusé.)
Pardon...

GIGLIOLA Excuse-moi... Qu'est-ce qu'elle fait là, ta main?

LAMBERTO C'est seulement pour te protéger, sois tranquille: qu'est-ce que tu crois?...
(Gigliola rit.)
Qu'est-ce qui te fait rire?

GIGLIOLA Tu imagines, si on nous voyait!...

LAMBERTO Eh bien?

GIGLIOLA Qui sait ce qu'on pourrait penser!

LAMBERTO Oh! Penses-tu! Toi et moi!... Impossible. Tu es ma soeur!...

GIGLIOLA Je suis contente que vous soyez amis, Michel et toi. Michel, tu le sais – je l'aime... comment dire: je l'aime! Je suis Cordélia, mais mariée...

LAMBERTO Cordélia qui?

GIGLIOLA Cordélia, la fille du roi Lear. Celle qui ne savait dire à son père que: «Je t'aime».

MICHEL *(nerveux)*
Avance, avance, on le sait qui est Cordélia!

GIGLIOLA Je suis comme elle: Michel... je l'aime, un point c'est tout. C'est mon mari, c'est une partie de moi! Il est intelligent, il est cultivé, il est très cultivé!
(En plaisantant, un peu coquette.)
Ce n'est pas lui qui m'aurait demandé «Cordélia qui?»

MICHEL JEUNE Tiens!...

MICHEL Mais tu ne vois pas qu'elle joue la comédie!

- GIGLIOLA Et il est aussi très bon, Michel: mais peut-être trop bon pour ce monde! Je ne lui ai jamais vu un mouvement de jalousie, par exemple... Il a confiance en moi... aveuglément. Il sait qu'il le peut, naturellement...
- MICHEL Quelle chienne, bon Dieu, quelle chienne!
- GIGLIOLA Mais... tellement bon qu'il ne faudrait surtout pas qu'il se lance dans les affaires ou la politique!... Avec son honnêteté, avec sa confiance dans les autres... il serait immédiatement broyé, le pauvre petit!...
- MICHEL JEUNE Mais tu l'entends?... Hein, tu l'entends?... Toi, tu crois qu'elle...
- MICHEL (*souffrant*)
Oh!...
- GIGLIOLA C'est pour ça que je suis contente que tu sois son ami! Toi, avec ton sens des affaires, avec ton cynisme, avec ton absence de scrupules, ton... agressivité...
(*elle serre les poings pour indiquer la force virile*)... si différent de tout ce que je peux aimer... même si, par certains côtés, je t'admire...
- LAMBERTO Eh bien, c'est heureux! Tu faisais un portrait...
- GIGLIOLA Oh! Lamberto, jure-moi que tu ne m'ab... que tu n'abandonneras jamais Michel!
- MICHEL JEUNE Mais tu te rends compte?...
- MICHEL Oh! La garce, la garce!...
- LAMBERTO Je te le jure, Gigliola! Tu as compris? Je te le jure!
- GIGLIOLA J'ai compris, Lamberto! Merci! Moi aussi... je jure!
- MICHEL Pourquoi ne lui demandes-tu pas ce qu'elle jure?
- MICHEL JEUNE Mais va te faire voir...
- GIGLIOLA (*elle finit son discours bidon, et sur un autre ton:*)
Mon Dieu, comme il pleut! Mais... mais c'est de la neige!
- LAMBERTO Il vaudrait mieux s'en aller...
- GIGLIOLA Oui, oui, partons: j'ai tellement envie de retrouver Michel.
(*Ils se lèvent, s'en vont. Puis, ils s'arrêtent un instant avant de sortir de scène, pour un rapide accord.*)
- LAMBERTO Aujourd'hui?
- GIGLIOLA Andreina...
-

- LAMBERTO O.K.!
- (Ils sortent. Michel paraît enragé et accablé en même temps. Michel Jeune, par contre, entre l'exultation et l'indignation. Michel est sans voix. Michel Jeune en aurait presque trop à dire, mais se limite à la conclusion qu'il énonce avec une froide solennité de statue:)*
- MICHEL JEUNE J'ose espérer, Monsieur, que cela vous suffit amplement! La boue dont vous avez tenté de salir ma femme retombe entièrement sur votre conscience, même si je crois que ce n'est rien d'autre que «porter l'eau à la rivière». Votre culture de politicien et d'affairiste vous permet de saisir l'allusion. Parce que – laissez-moi vous dire – je n'ai jamais rencontré une personne aussi mauvaise, sordide, corruptrice, abjecte, dénigrante de toutes les vertus les plus pures, que vous m'êtes apparu, Monsieur, malgré une si courte fréquentation! Honte à vous! Même si peut-être – et cette hypothèse m'est suggérée par la bonté innée qui est la mienne et que vous avez entendu vanter tout à l'heure! – même si vous n'êtes peut-être qu'un pauvre malade, plus digne de pitié que d'horreur, plus à soigner qu'à blâmer! Adieu!
- (Il sort. Michel semble désespéré. Il se tait un long moment, secouant douloureusement la tête, puis il soupire, se reprend, se lève, secoue maintenant la tête avec ironie, presque amusé, puis il ricane carrément...)*
- MICHEL Evidemment: je le savais! N'est-ce pas ainsi que je me suis comporté moi aussi? Et lui, du reste, n'est-il pas... moi? Il n'est pas idiot, aveugle comme je l'étais, imbécile, entêté... Bluffeur aussi. «Vous n'êtes qu'un pauvre malade, plus digne de pitié que d'horreur, plus à soigner qu'à blâmer! Adieu!» Et va donc! Va, va, imbécile! Imbécile que tu es, imbécile que j'ai été! Maintenant, tout est clair: inutile de compter sur lui pour le sauver, pour changer le cours de sa vie! Il est trop idiot, je le sais: je le suis! Je me rappelle très bien comment les choses se sont passées! Même si je les avais vus au lit, je n'y aurais pas cru! Donc, de ce côté... rien à faire! C'est sur elle que je dois agir! C'est elle que je dois convaincre, et que je convaincrai, même si je dois l'attacher, me mettre à hurler, tout révéler à sa mère... qui, d'ailleurs, sait déjà tout!...Non, la mère, il vaut mieux la laisser tomber! La voilà: *(il la singe:)*
- «Bonjour, Monsieur le député. Vous allez au match, vous aussi?...»
- (Madame Ottilia entre.)*
- MADAME OTTILIA Bonjour, Monsieur le député. Vous allez au match, vous aussi?...
- MICHEL Non, Madame, non. Moi, je ne vais pas au match.
- MADAME OTTILIA Vous n'êtes pas sportif?
- MICHEL Je suis assez sportif, mais je ne vais pas au match! Du reste, je crois que nous ne serons pas nombreux à y aller.
- MADAME OTTILIA Michel et Lamberto sont sur le point de partir.
-

- MICHEL Pas Lamberto!
- MADAME OTTILIA Mais qu'est-ce que vous dites?! Il a déjà son billet!
- MICHEL Les billets, ça s'achète et ça se revend!... Il n'y a rien d'imposé dans un billet!
(*Madame Ottilia l'a écouté sans comprendre.*)
Et Madame... Gigliola?...
- MADAME OTTILIA Elle est en train de se faire belle.
- MICHEL Eh oui: elle va chez Andreina!...
- MADAME OTTILIA Comment le savez-vous?
- MICHEL Je le sais.
- MADAME OTTILIA Ne me dites pas que vous connaissez Andreina!
- MICHEL Madame, à mon âge on ne sait plus qui on connaît et qui on ne connaît pas.
- MADAME OTTILIA Oh! Mais que dites-vous: vous êtes très jeune!...
- MICHEL Madame, pour aller voir Andreina, il n'est pas nécessaire de se faire aussi belle, je pense!
- MADAME OTTILIA Pour une femme, tous les prétextes sont bons pour se faire belle.
- MICHEL Eh bien, Madame: faites-vous belle, vous aussi, et allez avec votre fille chez Andreina!
- MADAME OTTILIA Moi?! Pensez-vous! Et puis... Gigliola ne veut pas de moi: Andreina traverse une mauvaise passe et Gigliola dit que ce n'est pas la peine d'être deux à déprimer!
- MICHEL Madame, écoutez-moi: si vous accompagnez votre fille chez Andreina... j'irai avec vous!...
- MADAME OTTILIA Pourquoi?
- MICHEL Comme ça! Pour être ensemble!
- MADAME OTTILIA Oh! Monsieur le député, nous ne pouvons pas rester ensemble ici? Il fait un si beau soleil! Vous ne voyez pas? Vous ne sentez pas?
«Le printemps vient en dansant,
Il vient en dansant à ta porte:
peux-tu me dire ce qu'il t'apporte?»
- Oh! Voilà Michel!
(*Entre Michel Jeune.*)
-

- MICHEL JEUNE Oh! Bonjour, Monsieur le député. Comment allez-vous? Vous êtes rentré en ville vous aussi? Vous avez vu cette journée?!
- MICHEL Superbe, vraiment! C'est ce que nous disions, justement, avec Madame...
- MICHEL JEUNE Aujourd'hui, le championnat est à nous, Monsieur le député! Avec six points d'avance à trois jours de la fin... Ah, ah!
- MICHEL Hé, hé!
- MICHEL JEUNE Ah, à propos! Cet été, à la mer... vous aviez dit que vous vouliez me parler, n'est-ce pas?
- MICHEL Oui, je t'avais même attendu... au Grand Hôtel...
- MICHEL JEUNE Je regrette! Ca m'est complètement sorti de l'esprit... Et puis, vous savez ce que c'est... la fin des vacances... Mais nous pouvons nous voir ici. Pourquoi pas ce soir?
- MICHEL (*distrain, absorbé*)
Oui... ce soir... pourvu qu'il ne soit pas trop tard!
- MICHEL JEUNE Demain, alors!
- MICHEL Oui! Demain... oui... demain, cette fois pourrait être la bonne. Si ça allait mal aujourd'hui... il faudra essayer de nouveau demain. Ou l'an prochain...
- MICHEL JEUNE Quand nous nous reverrons à la mer. Pourquoi pas? En vacances, on ne sait jamais quoi faire...
- MICHEL Et ton ami?
- MICHEL JEUNE Je l'attends.
- MICHEL Il vient au match, lui aussi?
- MICHEL JEUNE Bien sûr.
- MICHEL Je t'en prie: insiste pour qu'il vienne!
- MICHEL JEUNE Lui?! Pas besoin d'insister! Il est plus mordu que moi! Le voilà, tenez: il arrive à toute vitesse!
(*Lamberto entre, en parlant fébrilement:*)
- LAMBERTO Salut, Michel!
- MICHEL JEUNE Salut, Lamberto!
- LAMBERTO Michel, je suis désolé: je ne peux pas venir au match!
- MICHEL JEUNE Mince, Lamberto, ça m'ennuie!
-

- LAMBERTO Tu parles, Michel, moi aussi!
- MICHEL JEUNE Qu'est-ce qui t'arrive?
- LAMBERTO Ma tante! Tu sais, celle de Bâle. Même que ... si tu veux bien, je vais te donner mon billet. Si tu peux le revendre...
- MICHEL Je vais essayer.
- LAMBERTO Merci. Et... soutiens-les pour moi.
- MICHEL Et toi, amuse-toi pour moi.
- LAMBERTO Avec une tante suisse allemande?... Tu parles!
- MICHEL Ah, ah!
- MADAME OTTILIA Hi! Hi!
- MICHEL Aah!
- LAMBERTO *(comme s'il venait seulement de le voir)*
Oh! Bonjour, Monsieur le député! Vous ne voudriez pas aller au match à ma place, par hasard?
- MICHEL *(frémissant)*
A votre place?! Moi, à votre place? Et vous, je vous prie, à la place de qui avez-vous l'intention de passer l'après-midi?...
- LAMBERTO *(dans l'embarras général)*
Je ne comprends pas...
- MICHEL Et si je venais avec vous, plutôt? Voir votre tante? Hein? Qu'est-ce que vous en dites?...
- LAMBERTO *(idem)*
Mais... je...
- MICHEL JEUNE Laisse tomber, Lamberto. Il est fou!
- MICHEL Fou, hein? Mieux vaut être fou qu'aveugle, Messieurs. Et vous, vous n'allez pas voir votre tante, d'accord? Votre tante n'arrive pas! Il n'y a pas de tante! Compris? Vous, vous n'y allez pas, et vous laissez ma femme tranquille...
(Déchaîné, il saisit Lamberto à la gorge et le secoue en l'étranglant. Et sa rage est telle que pendant quelques instants, Lamberto succombe. Puis, Michel Jeune intervient et Lamberto est libéré. Michel est repoussé sans ménagement. Des répliques improvisées accompagnent l'action.)
- LAMBERTO *(se massant le cou)*
Tu as vu ça? Mais qu'est-ce que je lui ai fait? Qu'est-ce qui lui a pris?
-

- MICHEL JEUNE Je te l'ai dit, il est cinglé.
- LAMBERTO Mais tu sais qu'il m'a fait mal!
- MICHEL Fais voir?... Ah, oui, tu as un petit bleu là...
- LAMBERTO Mais je vais porter plainte!...
- MICHEL JEUNE Laisse tomber: c'est un fou! Si tu savais la scène qu'il m'a faite, la fois où il a voulu me parler!
- LAMBERTO Oui, mais tu ne l'as pas entendu? Il m'a dit de laisser sa femme tranquille!
- MICHEL JEUNE Mais oui, mais oui, c'est un visionnaire, un mythomane!...
- LAMBERTO *(comme dans l'incapacité de comprendre)*
Mais, il n'avait pas dit qu'il était veuf?
- MICHEL JEUNE Justement, laisse tomber!...
Allez, l'incident est clos! Viens dîner à la maison ce soir, on regardera Sport Dimanche, n'y pensons plus! Ne fais pas attendre ta tante. O.K.?
- LAMBERTO O.K.
- MICHEL JEUNE J'y vais. Où est Gigliola? Je voulais lui dire au revoir...
- LAMBERTO Va, ne te mets pas en retard: je lui dirai pour toi.
- MICHEL JEUNE Merci. A ce soir.
- LAMBERTO A ce soir.
- MICHEL *(presque pour lui-même)*
Adieu...
- (Michel Jeune sort rapidement. Lamberto et Madame Ottilia restent quelques instants le bras levé en signe de salut. Par le côté opposé à celui par lequel Michel Jeune est sorti, entre Gigliola.)*
- GIGLIOLA *(de bonne humeur)*
C'est moi que vous saluez? Dans ce cas, je suis là.
- MADAME OTTILIA Nous faisons «au revoir» à Michel qui va au match.
- LAMBERTO Il était pressé, il m'a dit de te saluer. A propos, quelle heure est-il?
(Il regarde sa montre et de nouveau, joue son rôle pressé.)
Seigneur! Trois heures! Mais il est très tard!
- GIGLIOLA A quelle heure arrive ta tante?
- LAMBERTO Ma tante? A quatre heures.
-

- GIGLIOLA Quatre heures ici... ou à la gare?
- LAMBERTO A la gare, naturellement.
- MICHEL (*pour lui-même*)
Comme d'habitude.
- LAMBERTO Comme d'habitude.
- MICHEL (*pour lui-même*)
O.K.
- GIGLIOLA O.K.
- LAMBERTO Madame... à ce soir.
- MADAME OTTILIA Bye bye!...
- GIGLIOLA Au revoir, Maman. Je vais chez Andreina!
- MADAME OTTILIA Tu es très belle, Gigliola! Ce vert te va vraiment bien! Ah! je te le dis: tu es trop bien.
(*Doucement, malicieuse, audacieuse.*) Et pour ton mari aussi!
- GIGLIOLA (*sur un ton formel de reproche*)
Maman!
Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui?
- MADAME OTTILIA Rien. Je vais marcher un peu jusqu'au Grand Hôtel, voir si, par hasard, je rencontre le député. Il y a longtemps qu'il ne s'est pas montré!... Je ne voudrais pas qu'il lui soit arrivé quelque chose!...
- GIGLIOLA Au revoir, Maman.
- MADAME OTTILIA Au revoir, Gigliola.

(*Madame Ottilia sort. Gigliola s'attarde un peu en scène pour retoucher son maquillage et enfiler ses gants. Mais en réalité, c'est le temps qui s'arrête.*)
- MICHEL Vous les avez entendus? «A la gare, naturellement. Comme d'habitude.». Ce qui veut dire... au même endroit, où nous nous sommes retrouvés la semaine dernière, il y a un mois, l'an dernier! Et elle: «O.K.». J'ai compris, d'accord! Il faut que je me résigne: il est clair que la chose dure depuis des mois. L'important est qu'elle n'aille pas au bout, que je réussisse au moins à empêcher cette ultime rencontre, ce poêle, ces émanations de gaz carbonique... C'est là que je dois gagner! Elle m'a trompé, elle me trompe, ça c'est clair. Si je l'avais su à ce moment-là, je ne l'aurais pas supporté; mais aujourd'hui, à l'âge que j'ai... bah! Au fond, ce n'est qu'une aventure, un caprice, un moment d'abandon! Aujourd'hui je vois les choses avec plus de distance. Peut-être suis-je plus cynique, c'est possible. Ou peut-être ai-je seu-
-

lement compris que la perfection n'est pas de ce monde. Au fond, qui peut se dire immunisé? Vacciné, ça oui: des tas! Mais immunisé? Peut-être qu'on ne peut pas être heureux, dans son âge mûr, dans sa vieillesse, même avec une femme qui, autrefois, il y a longtemps... allons donc! Nous ne sommes plus au dix-neuvième siècle!... Tant pis! Nous recommencerons à zéro: je me remuerai, j'abandonnerai la philosophie, ou je la mettrai au moins un peu de côté, je ferai de l'argent, une carrière; après tout, c'est aussi comme ça qu'on va à la conquête des femmes! Et je cesserai tout rapport avec ce Lamberto: du reste, il ne me vaut pas! Un homme sans scrupule, un amoral, qui couche avec la femme de son meilleur ami. Ah! quand je pense que je l'ai même défendu, un jour – je m'en souviens très bien – un jour qu'il s'était disputé avec un type, je ne sais plus pour quoi, probablement ce que les journaux appellent «des motifs futiles»... Si je ne l'avais pas aidé à se libérer, l'énergumène l'étranglait: il l'avait pris par le cou et lui avait laissé un bleu, exactement là, sur la carotide...

(Michel est ému par ses propres paroles.)

Un bleu sur le cou! Quand ils les ont trouvés... ensemble, asphyxiés... il avait... «un bleu sur le cou»! C'était donc ce jour-là! Mais c'est aujourd'hui! Mon Dieu, j'ai l'impression qu'un cercle se resserre autour de moi! J'ai les idées brouillées! Il me semble devenir fou! Oh! non, Dieu du ciel, fou, non, mon Dieu! Il faut que je sois lucide, froid, si je veux prendre le destin par le cou, comme ce fou avec Lamberto...Madame Gigliola, excusez-moi...

(Mais il n'y a pas de Gigliola.)

Où est-elle? Je dois courir, me dépêcher, l'arrêter! Vite, vite! Il suffit que j'éteigne ce poêle, que j'ouvre une fenêtre! Ca ne fait rien, Lamberto, oublions tout! Seigneur, je croyais avoir tout le temps devant moi, mais... c'est aujourd'hui, aujourd'hui, dans une heure, peut-être maintenant, peut-être est-ce déjà fait...

(Il crie:) Gigliola, attention! Mon amour! Ma petite fille!... Gigliola!...

(Mais dans la coulisse, un cri aigu de femme le glace dans son élan. Michel a un bref instant de tension, puis il éclate peut-être en pleurs, peut-être s'abandonne-t-il, inerte, vidé de toute énergie, brusquement très vieux.)

Trop tard! Trop tard cette fois encore... Pourquoi? Pourquoi?..

(Madame Ottilia entre, en larmes, vêtue de deuil. En silence, elle s'approche de Michel, secouant la tête de douleur. Michel reprend son attitude d'apparente indifférence et le ton de celui qui récite mécaniquement une leçon apprise par coeur.)

Un infarctus, Mère!... Le coeur a lâché, brusquement... Imprévisible...

MADAME OTTILIA Ma pauvre fille!... Si... si... si jeune... si belle... si bonne... jamais une parole méchante, jamais une pensée qui ne soit honnête!... Une sainte! Une sainte!...

MICHEL Courage, Mère, courage!...

- MADAME OTTILIA Quand je pense que je l'avais vue à peine quelques heures avant!... Elle était sereine... Elle m'a dit: «Maman, je vais voir Andreina...». Elle était élégante, elle venait de faire sa mise en plis!... Si seulement j'avais su que je la voyais pour la dernière fois!...
- MICHEL N'y pensez pas, Mère, n'y pensez pas!
- MADAME OTTILIA Toi, tu es jeune... Tu es fort... Tu as la vie devant toi... Tu pourras oublier, recommencer. Mais moi... moi...
- MICHEL Allons, Mère, allons!...
(Il l'accompagne jusqu'en coulisse. Il ne la suit pas, reste en scène, s'assied dans un coin qui devient de plus en plus sombre. L'expression de son visage est désormais invisible du public. Michel Jeune entre, venant du fond de la scène. Il paraît vieilli: il a maintenant plus ou moins l'âge de Michel au début du premier acte. Il s'approche du public. A ce point de l'action, l'auteur ne peut dire dans quelle atmosphère – printanière? hivernale? – et sur quel ton – énergique? résigné? – Michel donne la réplique sur laquelle descendra lentement le rideau ou l'obscurité sur la scène:)
- MICHEL JEUNE Bonsoir. Le 24 août de l'année... peu importe! un homme au volant d'une grosse cylindrée, s'est jeté contre un pylône électrique sur la nationale 47. Cet homme – Michel Fornari – c'était moi...

Rideau de Fin
